



LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 OCTOBRE 1996

BIOGRAPHIE

Le pari impossible

Proust ne disait-il pas qu'un écrivain est inférieur à son œuvre?

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Pourquoi une nouvelle biographie de Proust? demande Jean-Yves Tadié en avant-propos à cette volumineuse brique consacrée à l'auteur de *La Recherche du temps perdu*? Pourquoi et pourquoi pas? Il est vrai que Proust s'est jadis insurgé contre la manie des biographes de vouloir éclairer l'œuvre à travers le prisme de la vie d'un auteur. Et son *Contre Sainte-Beuve* fut un cri de révolte à cet effet. A ses yeux, un écrivain est inférieur à son œuvre, il se transcende en elle, et le moi qui crée vibre à des profondeurs où la superficielle personnalité sociale ne saurait accéder. Lui qui fut snob, égocentrique, mauvaise langue, flagorneur, et dont la sexualité s'est parfois aventurée en des zones troubles où certains liraient une vraie perversité, s'est révélé dans *A la Recherche du temps perdu* l'esprit le plus éclairé, le plus fin, le plus courageux de son temps, sans doute du siècle, un véritable scaphandrier de l'âme s'aventurant bravement dans les tréfonds de l'inconscient où se terrent les inavouables ressorts des comportements humains. Une chiromancienne ne lui demandait-elle pas un jour: «*Qu'attendez-vous de moi monsieur? C'est à vous, plutôt, de me révéler mon caractère.*»

Bien sûr, il y a d'abord eu la biographie de Painter au milieu des années 60 qui fit longtemps autorité en matière proustienne, mais Painter était trop intimidé par son modèle. Il n'avait d'ailleurs utilisé que des sources écrites, dont plusieurs manquaient alors à l'appel, et laissait planer bien des zones d'ombre sur l'écrivain, pirant le roman pour remplir les trous de son enquête. Ghislain de Diesbach en 1991 prétendait de son côté faire toute la lumière sur la vie de Proust, mais ses recherches méticuleuses avaient ce petit côté concierge de celui qui fouille dans les poubelles des gens pour en tirer le plein d'anecdotes croustillantes, et sa biographie l'aspect irritant et racoleur de «*Quid sur Proust*». Peu importe au fond que le romancier n'ait jamais eu la clé de son appartement, qu'il ne supportât pas l'odeur des produits nettoyant et que sa fascination dégoûtée pour les rats l'ait conduit à d'étranges dérives sexuelles. Le génie de Proust n'a que faire de cet amas de détails sur ses manies.

Le morcellement

Jean-Yves Tadié évite ces pièges, mais tombe dans celui du morcellement. Loin de lui l'intention de noircir dix chapitres sur l'enfance à Illiers ou les descriptions douteuses des ébats amoureux de Proust. Il traque avant tout les influences susceptibles d'éclairer l'œuvre «*cathédrale*» si profonde qu'il a légué au monde et dont les lectures successives ne révèlent jamais tous les arcanes. Mais le biographe le fait étrangement sans passion, avec une distance critique louable certes, mais toujours froide. Son ouvrage est destiné aux proustiens qui y trouveront matière à réflexions, mais, faute d'une structure linéaire de récit, rebuttera certainement les moins initiés.

On lit son *Marcel Proust* comme une série de chroniques, de profils. L'auteur s'est nourri surtout de la cor-

VOIR PAGE D2: PROUST

Jeanne-Mance la Rouge

«Pour moi, La Bête rouge,



JACQUES NADEAU, LE DEVOIR

c'est la violence qui

se déchaîne. Il y a

néanmoins une violence

nécessaire, essentielle.

HERVÉ GUAY

Autrement,

on ne ferait pas

d'enfants. »

L'horreur intéresse Jeanne-Mance Delisle et elle la couche sans pudibonderie sur le papier. Et ce n'est pas une image. La violence exsude effectivement de ses drames (*Un oiseau vivant dans la gueule*) et de sa prose (*Nouvelles d'Abitibi*). Ses écrits se présentent le plus souvent comme autant de microcosmes traversés d'éclats terribles. *La Bête rouge*, son dernier roman, ne fait pas exception. Au contraire, j'ai même peine à croire qu'une femme ait pu écrire un tel livre, tant il est cru et nous entraîne sans complaisance au cœur d'un monde dominé par une violence, qui serait surtout le fait des hommes.

Elle n'est pas étonnée de la réflexion que je fais à ce sujet. Elle lance en blague que l'ouvrage n'est pas d'elle mais d'un homme. Et effectivement, le narrateur en est un romancier, lequel soutire la sordide histoire qu'il se met à nous conter de la bouche même d'un Métis. Un dur à cuire dont l'existence a été maculée de fureurs.

Au reste, l'écrivain qui va à la rencontre de son personnage n'est pas qu'un procédé apparaissant par hasard chez Jeanne-Mance Delisle. C'est aussi sa méthode de travail. L'auteure d'*Un «réel» ben beau, ben triste* base en effet ses livres sur ce que certaines personnes lui ont raconté de leur propre vie. Elle ne craint pas par la suite de tirer les conséquences de ce qu'elle a recueilli à des fins romanesques, ni d'aborder le thème qui s'en dégage, même s'il paraît dérangeant.

«*Pour moi, La Bête rouge, c'est la violence qui se déchaîne. Il y a néanmoins une violence nécessaire, essentielle. Autrement, on ne ferait pas d'enfants. Or, je dépeins ce qui arrive lorsqu'elle n'est pas canalisée. À savoir: le désordre, le chaos. J'ai voulu dans ce récit que chaque personnage en ait un petit morceau... Mon roman parle d'une famille de Métis, rejetée par la société d'alentour. Elle se ferme alors sur elle-même et devient un foyer de violence qui éclate de diverses façons, par exemple, par l'inceste.*»

Jeanne-Mance attribue du reste au «pays» qui l'inspire et dont elle est originaire, l'Abitibi, la sauvagerie qu'on retrouve dans ses livres. Selon elle, il faut lutter pour survivre dans ce pays aride où «*la terre gèle en été*». Mais cela n'empêche pas les gens d'y être dotés d'une délicatesse d'âme cachée, ajoute la romancière. Et à son avis, s'ils n'exhibent que rarement cette partie d'eux-mêmes, c'est qu'ils sont trop occupés à «*trimmer*» pour s'en sortir.

«*Quand on arrive en Abitibi, dit-elle, on est fasciné ou assommé, ça dépend, par l'horizon démesuré qui s'ouvre devant nous. Par contre, il faut souvent faire bien des détours avant de connaître la douceur des lacs, des gens, des couchers de soleil, des jours. Et encore faut-il y rester un certain temps pour s'en rendre compte, et non pas seulement y passer. Car il y a, dans ce pays rigoureux, de la poésie.*»

On pourrait en dire autant des livres de Jeanne-Mance Delisle qui sont durs comme de la roche, bien qu'illuminés par instants d'une beauté furtive. Sa conception de

VOIR PAGE D2: LA ROUGE

Cabier spécial

9 novembre 1996

LE DEVOIR

Tombée publicitaire: le lundi 4 novembre 1996

Salon du livre DE Montréal

LIVRES

LA ROUGE

Ne pas y aller avec le dos de la cuillère

SUITE DE LA PAGE D1

l'écriture illustre du reste l'âpreté du milieu qu'elle décrit. «Il faut que tu traverses le brutal avec une flèche d'or», a-t-elle coutume de dire pour résumer sa manière.

«Vous savez quand j'écris, je ne me dis pas, il ne faut pas que les hommes soient trop machos parce que ça pourrait déplaire à telle personne, ni que les hommes soient trop roses parce que ça va déplaire aux machos. Quand je me décide, moi, je vais jusqu'au bout. Et je suis sûre que je suis encore en deçà de la réalité. Je sais que, dans certaines maisons, c'est pire. Parce que je l'ai vu des fois.»

D'emblée, Jeanne-Mance Delisle a choisi de ne pas y aller avec le dos de la cuillère. Parce qu'en se tournant vers les émotions fortes, elle a l'impression de se rapprocher de la vérité absolue. De même jongle-t-elle avec des éléments qui la dépassent ou sont incompréhensibles, comme l'amour, la violence, la mort. Elle est convaincue que c'est en se mesurant à ces phénomènes, qui existent depuis les origines, qu'elle exprime le mieux la dureté de la condition humaine.

«À la fin de mes ouvrages, il y a toujours la mort. Peut-être que c'est tout simple et qu'il faut que ça disparaisse. Peut-être que j'ai pris ça dans mon enfance. Quand on jouait à quelque chose, il fallait que ça s'arrête à un moment donné. Peut-être que c'est la découverte de la mort partout. Depuis que je suis jeune, je vois bien que ça disparaît autour de moi. Alors, avec la fiction et le théâtre, que gouvernement l'illusion et l'éphémère, il me semble évident que tout disparaît encore plus. Et puis, comme je suis là pour faire penser : je ne peux pas faire de fin heureuse. À quoi ça rime ? En plus, tout étant exacerbé dans mes livres, pourquoi irais-je vers une fin heureuse?»

L'occasion d'écriture

Jeanne-Mance Delisle est venue à l'écriture à la fin des années 70, par le drame, en répondant à une sorte de gageure. Elle signe au départ un premier monologue, *Martha*, destiné à une comédienne de la région. Elle prend de la sorte goût à l'écriture et en compose un deuxième puis un troisième. Vient ensuite *Un "reel" ben beau, ben triste* qui lance sa carrière d'auteure dramatique en 1981. Suit *Un oiseau vivant dans la gueule* en 1987 qui confirme la singularité de sa dramaturgie. Entre temps, elle publie aussi un premier roman en 1983, *Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate*, et plus tard un recueil de nouvelles pour lequel elle reçoit le Grand Prix du Journal de Montréal en 1991.

Jeanne-Mance Delisle admet qu'elle trouve plus difficile de s'adonner au roman qu'au théâtre. Essentiellement, parce qu'avec le roman, il faut bien garder en tête la vue d'ensemble afin de ménager une bonne montée dra-



Jeanne-Mance Delisle

ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE

matique. La question se pose moins au théâtre selon elle «où il n'y a quand même pas 56 personnages». De plus, elle ne commence une pièce que si elle en a le nœud. Elle n'opte donc pour le roman ou la nouvelle que si le sujet ne se prête pas au théâtre.

En marge de l'écriture, Jeanne-Mance Delisle fait également de la politique municipale. Elle est conseiller municipal de la petite localité où elle réside. Depuis trois mandats, elle siège au conseil de Detors, situé à «23 milles de Rouyn», prend-elle la peine de préciser. Une tâche qui constitue pour elle une façon de maintenir le contact avec la réalité.

«Je veux rester les pieds à terre, indique-t-elle, ne pas trop m'en aller dans l'imaginaire. J'aime également voir comment les gens bougent, ce qu'ils ont à dire, jusqu'ou va la sottise, jusqu'ou, la grandeur. Je veux vivre parmi les gens parce que sinon je resterais dans une tour d'ivoire et je me mettrais à décrire ma tour. Autrement dit : moi, moi et moi. Et ça tournerait en queue de poisson. J'ai besoin de rencontrer les gens. C'est là que je trouve mon inspiration.»

Et justement, que pensent les gens autour d'elle de son travail ? Au départ, la question ne plaît pas trop à Jeanne-Mance Delisle. Mais, une fois convaincue, ce qu'elle a à dire est clair. «Je pense que les artistes ne sont pas pris au sérieux. Si j'étais une femme d'affaires avec de l'argent, ce serait différent. La majorité des gens croient que je m'amuse à écrire et qu'en plus, je suis payée pour ça.»

LA BÊTE ROUGE

Éditions de la Pleine Lune, Lachine, 1996
216 pages



PROUST

Biographie croquis, dessinée en fragments, comme les yeux d'une mouche

SUITE DE LA PAGE D1

respondance de Proust, du moins de ce qui en reste, somme déjà imposante (et sur le plan littéraire décevante), mais aussi des écrits sur l'époque, sur les artistes et les gens du monde qui croisèrent son destin. Ni grandes interprétations psychanalytiques, ni révélations fracassantes, ici. On remonte le cours d'une vie «donnée» à la littérature, brièvement mondaine, bientôt confinée un lit par l'asthme, l'hypochondrie, mais surtout le travail au «grand œuvre» de *La Recherche*.

Des figures surgissent : celle de la mère Jeanne Weil d'origine juive, nourrie de littérature, sensible, aimante, négligée par un mari absent, à laquelle s'attachera de façon passionnée son fils Marcel. Mais Jean-Yves Tadié décode le mythe selon lequel Jeanne Proust aurait délaissé son fils Robert au profit du «chouchou» Marcel, en suscitant la jalousie du cadet. On croise le père médecin dur et lointain. Se voient ressuscitées les amitiés passionnées (mais généralement brèves) de Marcel pour le musicien Reynaldo Hahn, le mondain Lucien Daudet, le bel Antoine Bibesco.

Sous la loupe du biographe, la sexualité de Proust se réduit sinon à rien, du moins à quelques malhabiles et pathétiques séances de masturba-



GALLIMARD

La dernière photographie connue de Marcel Proust.

tion en commun. Terrifié à l'idée de passer pour «inverti», épris de virilité, il était pourtant douloureusement amoureux de jeunes gens qu'il choisissait de plus en plus en-dessous de sa «classe», jusqu'à se consumer pour son chauffeur et secrétaire Alfred Agostinelli, l'Albertine de *La Recherche*, quintessence de l'être de fuite dans l'univers d'un homme condamné à n'aimer que des fantômes qui lui échappaient. L'ouvrage fait aussi la part belle aux amitiés féminines de Proust, capitales, celle notamment de la spirituelle madame Straus qui tenait salon d'esprit, ou de la courtisane Laure Hayman (modèle d'Odette de Crécy). Une vie est tissée par la nature d'un être, mais aussi par ses influences et par ses rencontres, par son milieu social et par son époque. Telle est l'hypothèse retenue par Jean-Yves Tadié brossant le décor qui fait naître un Proust.

Un milieu culturel

L'écrivain baigna dans un milieu culturel d'une immense richesse qui l'initia à la musique, à l'architecture, à

la peinture. Qu'il ait fréquenté Fauré, Reynaldo Hahn, les Daudet, les Bizet, Cocteau, Ruskin, qu'il ait connu des «natures» comme l'aristocratique et redoutable Robert de Montesquiou furent autant de matériaux pour son oeuvre et pour l'affinement de sa sensibilité. Quant à sa fréquentation des salons, si elle nourrit d'abord son romantisme, elle alimenta surtout son étude de la condition humaine, par celle des sursauts d'une société en décadence, sujet d'inspiration féroce et inépuisable qui contribua à lui dévoiler les mécanismes universels de la psyché humaine, la nôtre et la sienne. N'écrivit-il pas à un ami : «Je ne suis moi que seul, et je ne profite des autres que dans la mesure où ils me font faire des découvertes sur moi-même.»

Né en 1871 à Auteuil, puis tôt transplanté à Paris, Marcel Proust fut d'abord un enfant sensible jusqu'à la sensibilité. De ses lectures enfantines, on retient sa fascination pour *Les Mille et Une Nuits* qu'il voulut récrire à sa manière, de son adolescence, les professeurs qui furent aussi des maîtres, la vocation tôt révélée, les revues fondées au cours des jeunes années tel *Le Banquet* où, par ses écrits, Proust déjà explore les thèmes de sa vie : l'amour découvert et vécu par la souffrance, la marche illusoire du temps où le futur n'est qu'une éternelle projection du passé, lequel revient marquer l'avenir de ses réminiscences fulgurantes.

Biographie croquis, dessinée en fragments, comme les yeux d'une mouche, volontairement incomplète, mais intéressante justement par cette série de faiseaux qui ne racontent pas, mais suggèrent des pistes, ce *Marcel Proust*, loin de chercher à broser un récit captivant avec la vie, somme toute dérisoire, d'un homme qui enfanta pourtant un tel chef-d'œuvre, en éclaire du moins le contexte. Que le contexte en question ne révèle en définitive rien sur la substance du génie, tel est l'échec de toute biographie. Le pari impossible que dénonçait Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*.

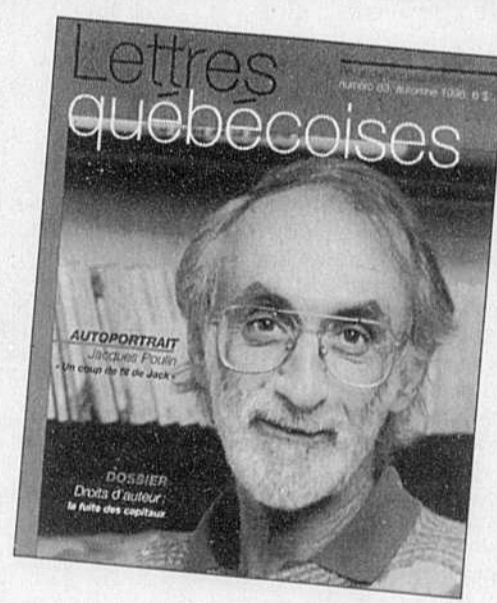
MARCEL PROUST

Jean-Yves Tadié, Gallimard, Paris, 1996, 952 pages



Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La revue de littérature québécoise la plus lue internationalement
Des chroniques sur le roman, la nouvelle, la poésie, l'autobiographie, le théâtre, les études littéraires ainsi qu'un dossier d'actualité littéraire et un portrait d'écrivain.

Supér spécial : 50% d'escompte pour un abonnement d'un an !
20^e anniversaire

- 1 an • 4 numéros : 10 \$ (rég. : 20.00 \$)
- 2 ans • 8 numéros : 20 \$ (rég. : 35.00 \$)
- 3 ans • 12 numéros : 30 \$ (rég. : 50.00 \$)

Je m'abonne pour _____ an(s) au prix de _____ \$

Nom _____

Adresse _____ Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Ci-joint : chèque mandat postal

MasterCard Visa

No _____ Exp. _____

Signature _____ Date _____

Connaissez-vous votre littérature ?
RETOURNER À : Lettres québécoises
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Tél. : (514) 525-9518 • Téléc. : (514) 525-7537

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

LA VIE LITTÉRAIRE

La neige tombera toujours

LA NEIGE

Pierre Gélinas, Éditions Triptyque, Montréal, 1996, 216 pages

Nous voilà à nouveau à quelques terrifiantes prévisions météorologiques de la première bordée de neige. Bientôt, après une mince promesse de se liguer, une fois au moins, avec l'hiver — notre pays, n'est-ce pas? —, voilà que l'engourdissement nous gagnera, sans doute, et que l'on se mettra à le pourfendre, à le fuir, à essayer de l'oublier...

S'il faut en croire la vision futuriste du Québec livrée par Pierre Gélinas dans son roman *La Neige*, premier titre d'un cycle romanesque intitulé «Saisons», rien n'aura changé de l'hiver en cette année où il campe son roman, qu'il ne précise pas mais que chaque lecteur pourra s'amuser à situer à sa guise (disons l'an 2050, tiens): pas plus les coloris tantôt éclatants mais plus souvent grisailleux qu'impose le froid sur la ville — des tableaux que l'auteur rend avec une précision glaçante — que l'immobilisme dans lequel il nous plonge.

Ce qui aura changé, par contre, perspective plus frissonnante qu'un -30 °C, c'est tout ceux qui se déplacent en maugréant dans la purée blanche: la bête humaine, et chaque groupuscule dans laquelle elle se fond, et qui seront devenus beaucoup plus bêtes qu'humains...

Politico-policier

À travers une intrigue politico-policrière très touffue, dont l'édifice endurerait mal le moindre moment d'inattention de la part du lecteur, *La Neige* (troisième roman de l'auteur revenu à la littérature après un silence de plus de 30 ans depuis *Les Vivants, les Morts et les Autres*, Prix du Cercle du livre de France 1959, et *L'Or des Indes*, paru en 1962) nous entraîne sur le chemin des aspirations d'une dizaine de Montréalais que l'on reconnaît pour la plupart, et non sans malaise, comme la lie de nos descendants.

Le début nous montre en effet que les forces du Bien semblent dormir depuis longtemps dans cette ville (où les émissions policières montrent des flics de toutes origines à la poursuite de méchants blancs, où ce sont les ordinateurs qui prescrivent les médicaments, et où l'Institut Khomeiny a pignon sur rue!).

Après une fusillade, possiblement orchestrée par une organisation syndicale, qui fait un mort et un blessé dans une entreprise de construction, le lecteur suit l'ambulance à travers les rues d'une ville jonchée de déchets, où la plupart des commerces sont abandonnés et où les rares badauds se déplacent à bicyclette (ville que l'on ne reconnaît pas comme Montréal, si ce n'était que le restaurant Moïshe's y trône encore).

L'apparition progressive des divers acteurs de cette so-

ciété malade confirme ce qu'annonçait le début: la voie du changement est définitivement enlisée, et les seuls qui l'empruntent avec quelque succès sont les gros chars du pouvoir et de la corruption, tandis que les rêves petits disparaissent dans la brume.

Les grèves dans les hôpitaux et dans les transports en commun exacerbent chez les plus faibles le désir d'abdiquer tandis que les plus puissants — de la première ministre au chef des scabs, en passant par les ténors de la Sûreté et ceux de l'information — y puisent le désir de serrer la vis encore davantage. La crainte d'attentats force les dirigeants à se cloîtrer dans les résidences blindées qu'on leur réserve. Et même les acteurs qui semblent les plus doux, les plus sensés ou les plus récupérables finissent par souffrir des combines — quand ils n'y participent pas eux-mêmes — qui se tramant dans les mondes politique et policier, dans les forces syndicales et dans les milieux de l'information. Ainsi de cette Ginette, 17 ans, que l'on voit une minute glisser sur une patinoire (aux côtés de son copain Physique, un membre de la Fraternité mariale qui cache un cœur d'or sous son imposante musculature), affublée d'«un collant noir sous une jupette blanche, un long pull blanc et rose, une tuque blanche surmontée d'un pompon rose» — vision plutôt anachronique... — puis qui sombre bientôt dans le gouffre de la drogue et de la prostitution.

Un fatalisme peu commun

On attendra en vain un événement qui fasse dévier le roman de sa triste avenue. Le narrateur, qui semble poser sur chaque personnage l'écran de sa propre vision des choses, est d'un fatalisme peu commun. «Qu'importe un geste plutôt qu'un autre?», demande-t-il: ils sont tous sans substance. «La masse est veule depuis le début des temps.» «Les rues ne mènent nulle part.» «On lance jour après jour des paroles dans le vent.» Et ainsi de suite.

«L'hiver ne meurt jamais en beauté», conclut-il enfin, dans une langue dont la précision et la poésie ne se démentent heureusement jamais: c'est «un départ furtif et maussade qui n'en finit plus, avec de fausses sorties, des percées de soleil vite obturées, des dégels de midi répudiés à quinze heures, un filet d'eau qui miroite un moment et se retire sous la glace».

Les lecteurs qui attendent d'un roman quelque traversée dans la bulle imaginaire et inspirante d'autrui se

trouveront mal. La bulle est la nôtre, et on y est plus pathétiques et engourdis que jamais.

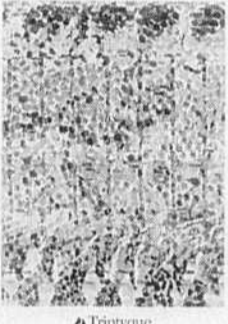
Mais les «lecteurs exigeants», comme ceux que Jacques Pelletier invite en préface à lire *La Neige*, ou encore, voire surtout, les lecteurs que les maladies sociales hérissent et qui cherchent non pas un baume, ni une raison de croire autrement, mais seulement un puissant écho à leur colère, le trouveront ici.



Julie Sergent

Pierre Gélinas

La neige



Triptyque

Deux langues, une même passion

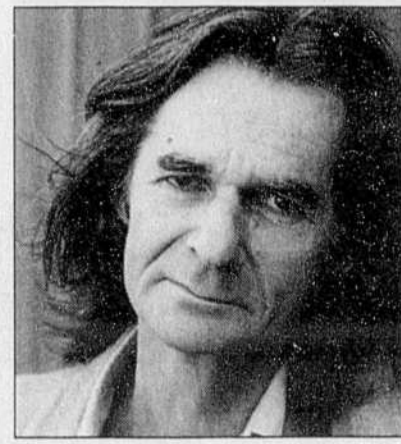
Le Lion d'Or accueillera le 31 octobre prochain un événement inusité. Quatre écrivains francophones et quatre écrivains anglophones montréalais participeront à un spectacle littéraire intitulé *Write pour écrire*. Les auteurs liront des extraits de leur œuvre en puisant dans le répertoire traduit. Des musiciens les accompagneront.

Nicole Brossard, Ann Charney, François Charron, Gail Scott, Monique Proulx, Yann Martel, Patrice Desbiens et Josh Freed seront les vedettes de cette soirée unique qu'anime Winston McQuade. Danielle P. Roger et Rainer Wiens seront chargés d'apporter à l'événement l'environnement musical approprié. D. Kimm assumera la direction artistique. Cette soirée littéraire est le résultat des efforts conjugués de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) et de la Writer's Union of Canada. Bel exemple d'ouverture, de part et d'autre. Enfin!

Jean-Marc Léger honoré

L'Académie des lettres du Québec décernera aujourd'hui sa médaille, édition 1996, à Jean-Marc Léger, directeur général de la Fondation Lionel-Groulx. Né à Montréal en 1927, M. Léger a été journaliste à *La Presse* et éditeur à *Devoir*, directeur de l'Office de la langue française, délégué général du Québec à Bruxelles et commissaire général à la francophonie. Jean-Marc Léger a également été secrétaire général de l'Agence de coopération culturelle et technique, dont il est resté le secrétaire général honoraire. Il est commandeur de la Légion d'honneur en France et officier de l'Ordre national du Québec.

La médaille de l'Académie des lettres du Québec est attribuée à



ARCHIVES LE DEVOIR

Gilbert Langevin

chaque année à un écrivain pour l'ensemble de son œuvre ou à une personnalité reconnue pour son action au sein de la société québécoise. Anne Hébert, Maryvonne Kendergi, Félix Leclerc, Gaston Miron, Réginald Martel, Gilles Vigneault, Maurice Lemire et Roland Giguère ont déjà reçu cet honneur.

À la mémoire de Gilbert Langevin

Il y a un an mourait le poète Gilbert Langevin, auteur des recueils *Ouvrir le feu*, *Les Écrits de Zéro*, *Le Fou solitaire* et *Le Dernier Nom de la terre* ainsi que de nombreuses chansons pour Pauline Julien, Gerry Boulet (*Cette Voix que j'ai*) et Pierre Flynn (*Si ciel y a*). Aujourd'hui, une messe commémorative sera célébrée à Montréal. La cérémonie aura lieu au Sanctuaire Saint-Judes (3980, rue Saint-Denis) à 13 heures. Christiane Rabi et Hélène Tremblay interpréteront des œuvres du poète. Le Père Benoît Lacroix célébrera la messe.

L'artiste rencontre le poète

Jusqu'au 2 novembre, la Bibliothèque nationale du Québec s'associe au Festival international de poésie de Trois-Rivières pour accueillir une exposition de l'artiste Jean-Luc Herman. On y retrouve 22 sérigraphies que l'artiste a réalisées en s'inspirant de textes de poètes français, belges et québécois (André Du Bouchet, Bernard Noël, Denise Desautels, Louise Dupré, Claude Beausoleil, etc.). Les visiteurs ont par ailleurs jusqu'au 24 octobre pour parcourir l'exposition des reliures professionnelles, également présentée à la Bibliothèque nationale du Québec, dans le cadre du Ve Forum international des reliures d'art.

Les éditeurs canadiens-français à Montréal

Dans le cadre de sa campagne *Un Pays s'écrie*, le Regroupement des éditeurs canadiens-français invite le public à rencontrer les auteurs Nadège Devaux, Robert Fortin, Maurice Henrie, Lorraine Létourneau, Gabrielle Poulin et Gaston Tremblay à l'occasion d'une séance de signatures qui aura lieu le jeudi 24 octobre, de 18h à 20h, à la Librairie Gallimard (3700, boul. Saint-Laurent).

Kokis cause, il faut l'entendre

Sergio Kokis, auteur du *Pavillon des miroirs* et d'*Errances* (XYZ), est à la fois écrivain, peintre et psychologue. C'est également un intellectuel rigoureux. Il mérite d'être entendu. Il sera l'invité, cette semaine, des causeries de la librairie Pantoute de Québec. Dany Martel s'entretiendra avec lui le mercredi 23 octobre, au Café-spectacles du Palais Montcalm, à 17h30.

Pierre Cayouette

Où va le roman?

L'Académie des lettres pose la question dans le cadre de son 14^e colloque

LE DEVOIR

Le roman a-t-il un avenir? Comment peut-il reprendre sa véritable place dans le champ littéraire à l'aube du XXI^e siècle? Le roman a-t-il vraiment évolué depuis Balzac, Flaubert et Proust? Telles sont les questions que pose l'Académie des lettres du Québec à l'occasion de son 14^e colloque qui aura lieu aujourd'hui à l'Auberge Mont-Gabriel de Mont-Rolland.

André Brochu, Jacques Allard, Sergio Kokis, Réginald Martel, Micheline La France, Yvon Rivard, Monique LaRue, Eva Le Grand et Noël Audet partageront leurs idées sur la question. Jacques Folch-Ribas animera la discussion.

Dans un court texte de présentation de l'événement, le vice-président de l'Académie des lettres du Québec, Jean-Pierre Duquette, amorce la réflexion. Il cite Kundera: «Parmi les réflexions actuelles, l'hypothèse de Milan Kundera apparaît comme l'une des plus fécondes, à partir du constat que le roman se contenterait aujourd'hui de reproduire "sa forme vidée de son esprit" original. Pour lui, le genre n'est pas au bout de ses forces, mais il se retrouve dans un monde qui lui est profondément étranger, notre époque de mass media ramenant tout à la seconde même. Or, pour Kundera, le roman est esprit de continuité: "chaque œuvre est la réponse aux œuvres précédentes, chaque œuvre contient toute expérience antérieure du roman". Et notre temps a fait qu'un roman n'est plus une "œuvre", mais un "événement d'actualité", un "geste sans lendemain".»



Sergio Kokis

PHOTO NICOLAS KOKIS

Le colloque est ouvert aux écrivains et au grand public. Le transport par autocar, gratuit, est offert à ceux qui le désirent. Ils n'auront qu'à se rendre en face du 1600, rue Berri, ce matin, à 8h. L'autocar retournera à Montréal à 22h. Informations: (514) 488-5883.

Champigny toujours premier!

LE PAYS DE LA LIBERTÉ
KEN FOLLETT
Éd. Robert Laffont
22,95\$
Ord. 29,95\$

CUISINE AMÉRINDIENNE
FRANÇOISE KAYLER ET ANDRÉ MICHEL
Éd. de l'Homme
27,95\$
Ord. 34,95\$

GABRIELLE ROY UNE VIE
(Édition brochée)
FRANÇOIS RICARD
Éd. Boréal
24,95\$
Ord. 34,95\$

C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT
CHRISTINE BROUILLET
Éd. La Courte Échelle
9,95\$
Ord. 14,95\$

L'AMOUR EN GUERRE
GUY CORNEAU
Éd. de l'Homme
17,95\$
Ord. 21,95\$

LUMIÈRE NOIRE
MINETTE WALTERS
Éd. Quebecor
19,95\$
Ord. 24,95\$

COFFRET LE MANOIR DE L'HORREUR
HISTOIRE, JEUX ET SURPRISES
Éd. Sélection du Readers's Digest
24,95\$
Ord. 19,95\$

C'EST MOI L'ESPION DU MONDE DU FRISSON
PHOTO-MYSTÈRES
Éd. Scholastic
13,95\$
Ord. 16,95\$

LA COLÈRE
ÉCRITS POLÉMIQUES, T. 3
PIERRE BOURGAULT
Lantôt Éditeur
19,95\$
Ord. 24,95\$

RESTEZ JEUNE EN MANGEANT MIEUX
MICHEL MONTIGNAC
Éd. Flammarion
15,95\$
Ord. 19,95\$

PARDI NOS AUTRES SPÉCIAUX

ANNABELLE, MARIE LABERGE, éd. Boréal	19,95 \$	ord. 27,95 \$
LA GALÈRE D'OBÉLIX, GOSCIENNY-UDERZO, éd. Albert René	8,95 \$	ord. 13,95 \$
LE TROISIÈME ORCHESTRE, SYLVAIN LELIÈVRE, éd. Québec/Amérique	16,95 \$	ord. 21,95 \$
LA VIE ENTIÈRE, PIERRE MORENCY, éd. Boréal	22,95 \$	ord. 29,95 \$
LES HONORABLES, JOSETTE PRAÏTE, éd. Robert Laffont	23,95 \$	ord. 29,95 \$
ÉCRIVEZ VOS MÉMOIRES, S. Liechtele et R. Deschênes, éd. de l'Homme	15,95 \$	ord. 18,95 \$
LA COURSE DESTINATION MONDE, éd. Tricycle	18,95 \$	ord. 24,95 \$
TRUISMES, MARIE DARRIEUSSECO, éd. P.O.L.	17,95 \$	ord. 22,95 \$
D.C. MEMORIA, PETRU GUELFUCCI, Olivi Musique	18,95 \$	ord. 22,95 \$
D.C. ABBITIBBI LIVE, RICHARD DESJARDINS, BMG	15,95 \$	ord. 20,50 \$

Champigny

Prix en vigueur jusqu'au 1^{er} nov. 96

4380, rue St-Denis
844-2587

Ouvert 7 jours, de 9h à 22h

☎ Mt-Royal
☎ Rue Drolet, via rue Mt-Royal

371 Laurier O. Carrefour Angrignon 277-9912 365-4432 Mail Champlain Centre Laval 465-2242 688-5422

Le Paris de Chrystine Brouillet

Un art de vivre à Paris

- ▶ Des hôtels douillits
- ▶ Des restaurants hors des sentiers battus
- ▶ Des boutiques sympathiques

Si les autres guides sont «pratiques», celui-ci est irremplaçable!

200 pages • 18,50 \$

LE DEVOIR Radio-Canada TELECITE Boréal Qui m'aime me lise.

L I V R E S

Jean Rouaud

Le multiple événement
du poèmeChamberland dans ce qu'il écrit de plus
beau; David qui nous offre
l'une des surprises de la saisonDANS LA PROXIMITÉ
DES CHOSESPaul Chamberland
Éditions de l'Hexagone, Montréal,
1996, 80 pages

ABANDONS

Carole David
Éditions Les Herbes rouges,
Montréal, 1996, 80 pages

DAVID CANTIN

Après la publication du premier volume de ses carnets l'an dernier à l'Hexagone, Paul Chamberland nous présente cet automne l'un de ses plus beaux recueils de poésie. Contrairement au laboratoire de recherche que constituent les «géogrammes», *Dans la proximité des choses* s'ouvre sur la concision de l'espace et du regard poétique. C'est d'ailleurs à partir de cette notion de proximité que la conscience du poète habite, à nouveau, le monde environnant. On suit alors le promeneur dans sa quête d'un «réel absolu» puisque «l'homme devient un élément du spectacle du monde», comme l'indique avec justesse le quatrième de couverture.

Divisé en deux parties assez différentes, le livre se compose initialement d'une suite de quatrains et de tercets ou l'on retourne à une vision spirituelle de la nature: «Le ciel est perdu/ Immobile le gris/ pèse au milieu des arbres et sur l'herbe/ touffeur moite/ Dans l'ombre du sous-bois on dirait/ que se réserve un puissant secret/ — la splendeur d'un règne —/ alors qu'il n'y aurait là qu'un leurre/ dispose pour soustraire à l'attention/ une énigme plus entière/ l'immédiate satiété des plantes». Comme le paysage décrit par l'auteur tient autant de la révélation que du mystère, ces moments poétiques présentent un attrait paradoxal où se concentre la fragilité de l'expérience intérieure. Il y a chez Chamberland ce besoin de redécouvrir, à travers les mots et l'émotion, l'unité cachée derrière les moindres détails de l'existence humaine. C'est à ce moment que le poète cherche à retransmettre «le pur mouvement des choses», grâce à une sensibilité qui rejoint le processus de la transformation alchimique; «la sève patiemment s'accroît dans l'obscur alambic/ de l'arbre/ que le soleil agace d'un tact toujours plus insistant/ si bien qu'un jour, ne se contenant plus, elle rend/ aux branches/ mille fois multi-

plier contre le ciel, le pourpre moût/ de son délice/ — que recueille aussitôt la coupe du regard levé.»

Le deuxième volet intitulé *Des fenêtres dans le ciel* s'organise autour de poèmes en prose qui viennent approfondir la fulgurance inaugurale du recueil. Sans perdre l'essence de l'intuition poétique, ce choix permet ainsi à l'exigence de la pensée créatrice d'atteindre son prolongement naturel. Au fil de ces pages, il se produit quelque chose d'insaisissable qui peut se rattacher à cette phrase de Roberto Juarroz: «Avec la poésie naît une dimension nouvelle, plus haute, un au-delà du soi». Je considère *Dans la proximité des choses* comme un livre magnifique, d'une rare et intense beauté.

L'univers de Carver

On pourrait comparer l'univers poétique de Carole David à celui de l'Américain Raymond Carver. Dans les deux cas, l'auteur veut dépendre d'un milieu social difficile, sans toutefois se perdre dans un quelconque misérabilisme. Les poèmes d'*Abandons* ressemblent à des bribes de récits inachevés, des portraits où l'on croise des personnages qui s'enfoncent dans ces «petites guerres livrées contre nous-mêmes». En quelques lignes, Carole David réussit à condenser la violence, la noirceur ainsi que la solitude de ces histoires en vers transposées dans les banlieues de Montréal. Qu'il s'agisse du monde ingrat de la boîte, d'une passion amoureuse qui tourne mal ou bien d'une mort soudaine, l'incompréhension se retrouve très souvent à l'origine du malheur dans ces drames imaginaires: «J'avais prévu ne rien garder de toi/ pas même ton nom/ le meilleur moyen serait/ de le faire disparaître des annuaires téléphoniques/ mais ce n'est qu'un mensonge/ auquel je m'efforce de croire/ pour me blesser fort et vite».

Malgré de sombres propos, ce recueil surprend par la force de son écriture, aussi limpide qu'efficace. La distance que privilégie l'auteur permet à ces textes d'établir une véritable fascination sur l'ambiguïté du comportement humain. On devient alors sensible face à la détresse que relègue ces multiples *Abandons*: «L'eau calme, trop calme, une/ mer intérieure/ dévastatrice et toi qui n'as aucun souvenir/ de ce que nous étions devenus/ ce soir-là./ Qui étions-nous?». Avec beaucoup de finesse, Carole David signe ici une des belles surprises de cette saison littéraire.



Paul Chamberland

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Quand Jean Rouaud a remporté le prix Goncourt pour *Les Champs d'honneur*, en 1990 — un premier roman publié chez les modestes éditions de Minuit, qui plus est —, nombreux étaient ceux qui ne donnaient pas cher de sa peau littéraire, pour l'avenir. Car le Goncourt aurait prétendument tendance à tuer l'écriture chez ses récipiendaires, en particulier chez les nouveaux-venus.

Avec *Des hommes illustres et Le Monde à peu près*, deux volumes qui poursuivent de façon très autobiographique l'histoire de sa famille nantaise entreprise avec le personnage du grand-père dans *Les Champs d'honneur*, Rouaud aura démontré qu'il savait surmonter cette supposée guigne du grand prix — lancée, explique-t-il, après qu'un récipiendaire de 1952, pour un premier roman, justement, fut parti élever des chèvres et n'eut plus écrit une ligne. À sa sortie en mai dernier, *Le Monde à peu près*, roman d'initiation d'un jeune myope et orphelin de père, a recueilli des critiques superlatives, évoquant Woody Allen pour l'humour fantaisiste et l'auto-dérision mélancolique, parlant d'une «formidable machine à rêves».

Pas particulièrement étonné d'être encore là, Rouaud explique que les commentaires entourant son Goncourt avaient peut-être fait preuve de... myopie: «Quand j'ai reçu le Goncourt et que j'étais marchand de journaux, on m'a un peu donné l'air d'un illettré miraculé. La réalité est tout de même plus complexe que ce conte de fées. J'écrivais depuis longtemps, j'avais suivi des études littéraires, et si je vendais des journaux, c'était parce que je devais gagner ma vie et que j'avais renoncé aux métiers traditionnels des écrivains, l'enseignement et le journalisme.»

Comme le souligne l'auteur, la myopie peut prendre bien des sens,

dans l'existence. Au moins trois, si on se fie à son roman: «Il y a trois brouillages dans l'«à peu près» du titre. D'abord la vue, mais aussi le deuil — celui du père, suivi de près de celui du grand-père et d'une tante — qui enlève de la netteté à la vie et, finalement, le brouillage idéologique. Comment opérer une mise au net quand vous êtes victime de tous ces brouillages? C'est tout le sujet du roman.»

Si le roman se concentre d'abord sur la myopie physique, grâce à une magnifique et hilarante description de matchs de football vus de la perspective du narrateur qui joue sans ses lunettes, le plus clair de ses pages se concentre sur la myopie existentielle, celle qui fait du jeune anti-héros un personnage constamment sur les marges des bouillonnements de son époque, qu'il s'agisse de la liberté sexuelle (les rencontres avec la belle Théo sont douloureusement belles) ou de bouillonnements plus politiques.

Emporté par la mouvance soixante-huitarde, entre autres, il se retrouve (comme l'auteur — un brouillage de plus) à contre pied des idéologies de l'époque et, en particulier, face à une vision de l'art illustrée par les projets cinématographiques pseudo-artistiques de Gyf, compagnon de route et genre de miroir du narrateur au fil de son parcours. Quand, à la fin du livre, le héros du livre brûle le film érotico-prétentieux de Gyf grâce à sa myopie, il donne ainsi à l'auteur «une petite vengeance à trois sous» sur une époque qui le bloquait passablement dans ses ambitions.

Création et contestation

Car à l'époque, vouloir être écrivain, travailler à la création artistique en solitaire, selon les canons traditionnels, aurait été selon Rouaud presque une forme d'hérésie: «La contestation du pouvoir politique, à l'époque, donnait également lieu à une contestation du pouvoir artistique, bref, du créateur. D'où la logique collective et une forme

JACQUES GRENIER, LE DEVOIR
Dans *Les Champs d'honneur*, Rouaud aura démontré qu'il savait surmonter cette supposée guigne du grand prix.

de démocratisation poussée de la création. Quand vous vous retrouvez au milieu de tout ça, en position de contradiction, vous vous retrouvez malgré tout pris par le doute. Et si l'art, en effet, n'était qu'une illusion, qu'un simple fait bourgeois? S'il n'y avait pas vraiment de différence entre le film de Gyf et ceux de Bergman? Exemple politique, je me rappelle d'avoir entendu François Mitterrand commencer un discours, en 1974, par le mot «camarades», alors qu'on sait que ce n'était pas sa tasse de thé. Ça indique à quel point ces logiques de l'époque avaient envahi le terrain.»

Vues avec le recul, ces tendances de l'époque peuvent être traitées avec humour, un humour qui reste toutefois marqué, chez Jean Rouaud, d'une sensibilité extrême, celle d'un jeune homme blessé qui redessine par l'écriture son univers personnel, toujours marqué par les douleurs d'antan. Peut-être trouve-t-on dans ces cicatrices tendres une des sources de cette grisaille qui habite constamment les romans de Rouaud, des *Champs d'honneur* au *Monde à peu près*, une grisaille qui est aussi celle, météorologique, de sa terre natale: «Vigneault dit pour ici: «mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver», de mon côté, je pourrais dire pour la Bretagne: «mon pays, ce n'est pas un pays, c'est la pluie. Cela dit, le gris, c'est aussi le flou, la tristesse du personnage. C'est le gris tchékhovien.»

Une clé

Le nom de Tchekhov, évoqué ici, donne peut-être une clef de l'œuvre de Rouaud, également auteur de théâtre (une de ses pièces, *Les Très Riches Heures*, doit être créée à Paris en mai prochain). Car dans l'univers du grand auteur russe, des personnages myopes face aux bouleversements de leur époque vivent autant qu'ils le peuvent en marge de ce qui se passe autour d'eux, avec un humour teinté de mélancolie et de tristesse. «Devant les œuvres de Tchekhov, dit Rouaud, on se dit que ce ne devrait pas être suffisant pour être de la littérature. Pourtant, quand on les lit ou qu'on les voit, le monde devient tchékhovien.» On pourrait facilement dire la même chose des œuvres de Rouaud, faites avec les si petites choses que sont les souvenirs de famille, et teintant pourtant le regard de ses lecteurs d'une grisaille si distincte, si permanente.

LE MONDE À PEU PRÈS

Jean Rouaud
Minuit, Paris, 1996
254 pages.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Un islam convivial

La grande tradition arabe perpétuée par une écriture vive dans sa modernité

LES NOCES DE ZEYN
ET AUTRES RÈCITSTayeb Salih, traduit de l'arabe par
Anne Wade Minkowski, Éditions
Sindbad, Paris 1996, 111 pages

NAÏM KATTAN

Tayeb Salih est l'un des rares écrivains soudanais dont l'œuvre ait traversé les frontières de son pays. Né dans le nord du Soudan, il a fait ses études à Khartoum et à Londres. Plusieurs de ses ouvrages sont disponibles en français: *Saison de la migration vers le nord* et *Bandarchâh*.

Les Noces de Zeyn fut publié il y a 30 ans en arabe. Aujourd'hui, dans la traduction d'Anne Wade Minkowski, l'ouvrage n'a pas pris de rides. Récit quasi bucolique qui épouse le réel pour y échapper avec des sauts dans le légendaire et le fantastique. Écriture vive dans sa modernité et qui, cependant, plonge dans la grande tradition arabe nourrie à la fois par le verbe coranique et par les procédés narratifs des *Mille et Une Nuits*.

Nous sommes dans un village reculé du Soudan. Ses habitants, peu nombreux, se connaissent, se fréquentent et s'observent. Leurs demeures bordent le Nil et, pour faire le moindre

voyage, ils doivent se rendre à dos d'âne au village voisin pour prendre le bateau. Le gouvernement veut bien leur faire installer un arrêt du bateau mais au lieu choisi, un arbre sacré éloigne et interdit les profanations du transport moderne. Ainsi Salih souligne les survivances païennes de l'Afrique en dépit de la présence de l'Islam.

La vie d'une société

Le héros du récit, Zeyn est en même temps l'homme fort et le fou du village. Par son comportement, il révèle les forces profondes, sous-jacentes à tous les aspects de la vie de cette société. Deux hommes représentent deux visages sinon deux dimensions de la religion. Hanine, l'ermite, incarne une spiritualité générale et par conséquent tolérante, ouverte à l'autre. Il est l'ami du Zeyn. Face à lui: l'imam qui donne expression à un islam légaliste, rigoureux.

Jeune, vigoureux, Zeyn se déclare amoureux de toute jeune fille belle, en âge de mariage. Les mères font bon accueil à son lyrisme débordant car personne ne prend au sérieux ses amours, de sorte que ses proclamations ont un effet bénéfique sur les jeunes filles en les signalant aux jeunes gens en quête d'épouses.

Zeyn a un ennemi: Seyfeddine. Il appartient à un groupe d'hommes qui se réunit aux confins du village pour s'adonner aux interdits: l'alcool et les femmes légères. À la suite d'un combat avec Zeyn et grâce à l'intervention du mystique Hanine, Seyfeddine change radicalement, abandonne ses mauvaises fréquentations et devient un assidu de la mosquée.

On annonce les fiançailles de Zeyn avec Ni'ma. Fille de notable, belle, la nouvelle suscite surprise et interrogations. Comment consent-elle à unir son destin à un homme que personne ne prend au sérieux? Lui trouve-t-elle des vertus cachées ou a-t-elle besoin de se sacrifier? L'imam, qui convoite lui-même la jeune fille, s'oppose au mariage. Ni'ma n'en démord pas. Rien ne lui fera changer d'avis.

Une bande composée de quelques hommes détient le pouvoir au village. Ceux-ci protègent Zeyn, affectionnant et son innocence joyeuse et sa générosité religieuse, fût-elle discrète, non affichée. Ces hommes aiment s'amuser et leur rapport avec la religion, s'il est distant, n'en demeure pas moins respectueux. À travers eux on apprend, tel un lointain écho, que le pays a obtenu son indépendance et que de nouveaux maîtres règnent dans la capitale. Leur action ne se ré-

percute pas encore dans le village. De toute façon, c'est la bande qui s'occupe des relations avec les bureaucraties. Cette bande soutient Zeyn aussi parce qu'il réussit, par son comportement, à établir un lien avec des traditions, des superstitions sans qu'ils conduisent au fanatisme et parce que les vents d'avenir qu'il annonce n'apparaissent pas comme des menaces.

Joies et fêtes

On peut lire ce roman pour le simple plaisir d'accompagner ces villageois dans leurs joies et leurs fêtes. On peut aussi y déceler les diverses forces qui agissent dans ce microcosme et qui nous permettent de comprendre les guerres et les conflits qui déchirent le Soudan aujourd'hui.

Le roman se termine par la description des fastueuses noces de Zeyn. Apothéose où la couleur d'une Afrique païenne se mêle sans contrainte, sans difficulté, à un islam bienveillant et l'appel du modernisme qu'apporte le monde de la technologie. Le texte est suivi de deux nouvelles où Salih réussit à marier la tradition et la modernité. *Une poignée de dattes* est le récit poignant d'un enfant qui s'éveille au monde et en refuse les injustices.

Un pays s'écrit

LITTÉRATURE-JEUNESSE

Le Terrain de jeu

Le Terrain de jeu
Suzanne Dionne-
Coster

Un album simple et coloré qui veut insuffler aux enfants le goût d'entreprendre et l'importance de coopérer. Dans un format géant (43 cm x 52 cm).
Éditions d'Acadie

Louis Riel, le père du Manitoba
Zoran et Toufik

La tragique épopée du chef méris racontée sous la forme de bandes dessinées. Une façon amusante de découvrir une importante page de notre histoire.
Éditions des Plaines

Puulik cherche
le vent
Richard Allarie

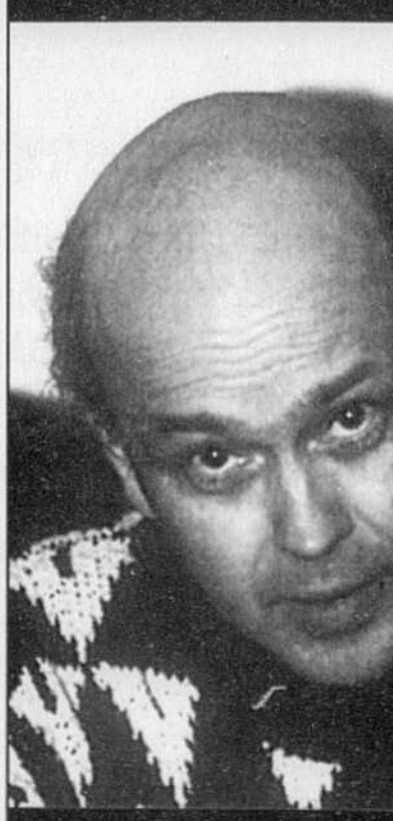
Puulik, un jeune inuit, part à la recherche de la source du vent pour lui demander de souffler moins fort, surtout les jours de chasse. Le récit de ses aventures, très joliment illustré.
Éditions du Blé

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LIBER

Romaine
MalenfantTRAVAIL ET
GROSSESSEPeut-on laisser
la maternité
à la porte de
l'entreprise?

152 pages, 18 dollars

PIERRE DESJARDINS
REGARDS SUR LES TEMPS ACTUELS

Enfin un Québécois qui ne se gêne pas pour s'en prendre à nos sacro-saintes institutions.

Serge Gaudette-Leclerc,
La boîte aux lettres, La PressePierre Desjardins
Regards sur les temps
actuels

Les Intouchables

Pierre Desjardins, le
philosophe qui s'implique,
l'intellectuel au sens sartrien.
Robert Saletti,
Le Devoir

Les Intouchables

L I V R E S

LE FEUILLETON

Les bêtes humaines

LE SOULÈVEMENT
DES ÂMESMadison Smartt Bell, traduit de
l'américain par Pierre Girard,
Éditions Actes Sud, 1996, 598 pages

L'écrit s'ouvre par une scène d'une très grande violence — même si la description qu'en fait l'œil témoin choisi par le narrateur à ce moment, celle du docteur Antoine Hébert, a quelque chose d'un compte rendu anatomique fait devant une table de vivisection: une femme noire, crucifiée, les entrailles ouvertes, attend la mort, les paupières relevées. Nous aurons l'occasion, au fil de ce premier roman historique de Madison Smartt Bell, de voir bien des scènes de ce genre, souvent plus violentes encore: énucléation à l'aide d'un tire-bouchon, enfant arraché au ventre de la mère pour être porté triomphalement sur la pointe d'une pique, chaire mise à vif sur toute la surface du corps, méthodiquement, afin de prolonger la souffrance et de retarder la mort... La violence à froid est toujours plus intolérable pour l'observateur, peut-être parce qu'elle ne trouve pas immédiatement sa décharge émotive, sa catharsis, qu'elle gèle l'épanchement, interdit le transfert. Pour cette raison aussi, elle est plus lente à se dissiper, plus violente dans ses effets.

Cette violence, il faut le préciser, était déjà présente dans l'œuvre de cet écrivain du Sud, né en 1957 au Tennessee, à qui l'on doit deux recueils de nouvelles et sept romans (dont deux traduits en français, *Coupes sombres* et *Save Me*, Joe Louis, parus respectivement chez Actes Sud et Babel). Mais dans ses précédents romans, elle était tirée de la vie quotidienne, celle de ces petits truands en manque d'absolu et de tendresse qu'on trouve un peu partout dans cette Amérique culturellement atone, livrée au fric, au mensonge et à la prédation. En s'intéressant à la révolte des esclaves à Haïti au cours des années troubles de la Révolution française, Madison Smartt Bell marque donc un tournant dans sa carrière. Changeant d'échelle et de perspective, il trouve aussi un nouveau souffle.

Ni singe, ni homme

Au moment où la Révolution française battait son plein d'énergie vindicative, d'horreurs (on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs) mais aussi d'espoirs, il fallait s'attendre à ce que les colonies en recevoient à leur tour l'onde de choc et qu'elles tentent d'appliquer pour elles-mêmes ces nou-

veaux principes qui émergeaient de cette France qui se voulait libre, fraternelle et égalitaire. C'est ce que les esclaves firent, avec l'aide des mulâtres qui n'avaient pas toujours les mêmes raisons de vouloir faire la révolution. Seulement, voilà! Ce que la France était prête à concéder à ses citoyens (et encore, le processus prit bien un siècle avant de se réaliser pleinement), elle ne pouvait pas l'admettre pour les esclaves noirs. Une économie reposait là-dessus, et un vieux fond de préjugés la soutenait, étayés par de brumeuses théories scientifiques («Le nègre n'était ni singe ni homme [...] À l'instar de la mule, le nègre était merveilleusement constitué pour porter des fardeaux [...] le meilleur moyen de le maintenir dans le droit chemin était de le battre et de le fouetter»). Il fallait donc ruser. Ce que la France fit, avec les mots, avec les

édits, avec les promesses, avec les lois et leur application. Recevant ces mots d'ordre contradictoires de la métropole, constatant ses dits et dédits, ses opportunités politiques, ses trahisons, Haïti bascula tout naturellement dans la violence — violence que les pratiques vaudou libèrent et amplifient en y mêlant les esprits et la promesse d'un retour au pays des ancêtres, cette mythique Guinée que l'un des narrateurs, Riau, situe «en bas de l'eau», île sous la mer où les attend le «loa» (l'ensemble des divinités vaudou).

L'homme, souvent, se renouvelle, se ressource par la destruction, avant d'oublier, le calme revenu, par où il est passé. Amnésies fréquentes, car en l'humain c'est alors l'Autre qui a parlé. Appelez-le la bête, l'instinct de vengeance ou, comme Smartt Bell, le soulèvement des âmes, nous sommes alors au cœur de ce paradoxe: l'âme (d'un individu, d'un peuple) n'atteint sa profondeur (sa libération?) que lorsque confrontée à l'immonde qui git au cœur de toute humanité. Moment de sublimation auquel nous ont habitués les théories sacrificielles, de Marcel Mauss à René Girard: «Partout à travers l'île, maîtres et esclaves exprimaient ainsi leur relation, et couper une oreille, énucléer un œil ou trancher une main, enfoncer un pieu enflammé dans un rectum, jeter un esclave dans un four pour l'y rôtir vivant ou le précipiter du haut d'une colline dans un tonneau aux parois hérissées de clous étaient des actes qui ne tiraient pas à conséquence. Ils étaient sacrements et communion, dans la chair et le sang.»

Froide violence

Je l'ai dit plus tôt, cette violence a chez Smartt Bell quelque chose de



froid, et la communion des espèces (si l'on peut dire) opère le plus souvent sur une scène qui ressemble à un vaste amphithéâtre d'école de médecine. Une des scènes les plus fortes de ce roman, où l'on voit un fils mulâtre détacher méthodiquement l'épiderme de son père blanc a quelque chose d'une hallucination qui nous porte d'un coup au cœur du mystère de la vie et de la mort. et c'est comme cela qu'elle est reçue par le docteur Hébert: «Il était en train d'assister à quelque chose qui se situait bien au-delà de la torture ou du meurtre [...] Ceci était une recherche sincère sur la nature de l'homme, non pas sur ce dont un homme est fait et sur la façon dont ses organes coopèrent, mais sur ce qu'un homme est, dans son essence, et sur qui, en dernière analyse, serait autorisé à en être un.» Manière de justifier la violence et la guerre en remontant à ses sources archaïques? Je ne le crois pas.

Contrairement à ce que le cinéma américain pratique depuis trop longtemps déjà, l'auteur n'en fait pas ici un usage gratuit ou spectaculaire. La violence, la cruauté conserve encore son pouvoir de dévoilement. Reste à savoir si elle nous ébranle... Là c'est moins certain.

Smartt Bell, en produisant ce récit historique de 600 pages, a peut-être un peu trop allongé la sauce, même s'il a maintenu une structure qui montre son habileté et sa rigueur en tant qu'écrivain, et que certaines scènes demeurent grandioses. Comme, par ailleurs, nous sentons bien qu'il en prend à son aise avec la vérité historique des faits — ce qui est fort souhaitable chez un écrivain de fiction —, peut-être aurait-il dû poursuivre dans ce sens et produire carrément une fiction. Cela l'aurait allégé des comptes à rendre à l'historien et aurait rendu son récit plus vif. Et puis, il y a encore que l'usage d'une double narration n'est pas toujours très heureuse... Que le mulâtre Riau prenne la plume pour mieux faire sentir l'esprit qui anime ses frères, je n'ai rien contre. Mais alors il faut lui donner une langue qui lui appartienne en propre. Et là, c'est beaucoup moins probant, comme dans cette description faite par Riau lui-même: «La farine mêlée de cendre s'échappait de sa main en fines coulures et il se déplaçait comme une araignée au-dessus du sol pour dessiner les diamants avec les étoiles à l'intérieur et les relier entre eux, ne s'arrêtant qu'après avoir fait sa dernière arabesque à l'angle d'un carré.» Sceptique, non?

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Mitchell trahie

LAYSAN DISPARUE

Margaret Mitchell, présenté par Debra Freer et traduit de l'anglais par Suzanne V. Mayoux, Gallimard, Paris, 1996, 169 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Contrairement à ce que l'on croyait, Margaret Mitchell n'a pas été la femme d'un seul roman. On a découvert dans les papiers de fils d'un ancien soupirant un roman inédit, *Laysan disparue*, que l'on a exhu-

reste de l'ouvrage est composé d'une (longue) présentation par Debra Freer, qui semble être une spécialiste de l'œuvre de Margaret Mitchell, où elle nous explique en long et en large, avec photographies inédites, documents et lettres retrouvées à l'appui, dans quelles circonstances ce texte a été écrit, pour qui, comment, à quelle époque et blablabla. C'est long. Debra Freer en met beaucoup sur le compte du génie lorsqu'elle analyse ce «roman» de jeunesse et elle finit par nous lasser avec des millions de détails dont on pourrait fort bien se passer.

Quand on arrive, enfin, au texte lui-même, on se rend compte qu'il s'agit d'une bluette remplie de clichés, assez bien écrite certes, mais qui n'a rien pour casser la baraque. Il s'agit là d'une histoire imaginée par une adolescente assez douée mais sans le talent d'un Radiguet ou d'un Nelligan. Je me demande bien pourquoi on en fait tout un plat. Le comble, c'est que le livre est imprimé sur un papier épais, ce qui donne l'impression qu'on tient entre ses mains un roman qui possède littéralement du poids. Eh! bien, ce n'est pas vrai.

Margaret Mitchell avait demandé à son mari qu'on brûle tous ses papiers après sa mort. Il s'est empressé d'exécuter ces dernières volontés. Je ne suis pas sûre qu'elle aurait été fière de voir ainsi un texte, commis à l'aube de l'âge adulte, manifestement peu travaillé, destiné à un lecteur unique, maintenant livré en pâture à un public exigeant. Margaret Mitchell a sué sang et eau sur son unique roman, le succès qu'elle a connu était (et demeure) mérité; elle n'avait donc pas plus besoin de la suite (ratée) écrite il y a deux ou trois ans par Alexandra Ripley que de voir publié ce texte anodin où l'on sent les influences des romanciers du XIX^e siècle et qui n'apporte rien de plus à *Autant en emporte le vent*. Ce célèbre roman continuera donc seul de séduire les lecteurs par sa richesse et un extraordinaire personnage féminin comme on en rencontre peu dans la littérature. Mais peut-être que les héritiers, ayant senti approcher la tombée dans le domaine public...



Un roman de jeunesse

Mais voici sorti des boules à mites un roman de jeunesse, écrit alors qu'elle n'avait pas seize ans. Je n'ai rien contre les œuvres de jeunesse, bien au contraire, car elles permettent souvent de comprendre la genèse d'une œuvre et de constater les écarts ou l'évolution d'un style, mais ici j'ai l'impression qu'on charrie carrément le lecteur. Je m'explique. Sur les 161 pages que compte le livre, le «roman» n'en remplit que 71, et encore là, composées en (très) gros caractère et à double interligne. Je ne qualifierais pas ce texte de roman mais bien de nouvelle, si on veut être honnête. Le

Pierre Bourgault

LA COLÈRE

Écrits polémiques tome 3

Pierre Bourgault, cet observateur impénitent, ratisse très large. C'est la raison pour laquelle il est incontournable.

PIERRE BOURGAULT

La Colère

Écrits polémiques, tome 3

LANCOT ÉDITEUR

Photo: Marc Doyon

Un pays s'écrit

ROMANS, RÉCITS ET NOUVELLES

Adèle Hugo: la misérable
Leslie Smith Dow

L'histoire tourmentée d'Adèle Hugo, fille du grand Victor Hugo, retracée d'après son journal intime et la correspondance de sa famille, avec les témoignages de ses contemporains.
Éditions d'Acadie

D'amours et d'aventures
Lorraine Létourneau

La saga d'une lignée de femmes acadiennes dont la vie conjugale fut d'abord une grande histoire d'amour.
Éditions d'Acadie

Mon père, je m'accuse
Mylaine Demers

L'histoire d'une fille-mère qui agit, au milieu du siècle, deux villages de la rivière des Outaouais. Un regard sur une époque et une communauté. Un premier roman prometteur.
Éditions L'interligne

Un écho des grandes prairies
Nadège Devaux

Sur fond d'Ouest canadien, une belle histoire d'amour entre un Blanc et une princesse sioux. Quand la Police montée était héroïque et qu'on entraînaient les Indiens dans des réserves pour s'emparer de leurs terres.
Éditions des Plaines

La Savoyane
Maurice Henrie

Des nouvelles qui tournent le dos aux grands événements et aux grands personnages pour préférer nous entraîner, avec humour, amour et passion, au cœur même de l'ordinaire.
Prise de parole

Le Livre de déraison
Gabrielle Poulin

Tout près du silence de la mort, une femme s'efforce de ramener à la surface les mouvements de sa vie, entremêlés à la joie d'un nouvel amour. Une écriture image qui donne voix aux sentiments et réussit superbement à émouvoir.
Prise de parole

Lettres à deux mains.
Un amour de guerre
Jean-Louis Grosmaire

Pendant la Première guerre mondiale, un soldat écrit à sa jeune femme. Par les lettres venues du front, se découvre une histoire d'amour intense, tragique.
Éditions du Vermillon

Une affaire de famille
Jean-François Somain

Quand Viviane retourne au village après quelques années d'absence, c'est la grande fête! Mais sa présence fait soudain remonter à la surface une multitude de sentiments contradictoires. Un roman plein de clarté et de douceur.
Éditions du Vermillon

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

L I V R E S

P O L I T I Q U E

Un an plus tôt

L'ÉTAT DU MONDE 1997
Éditions La Découverte/Boréal
Montréal, 1996, 700 pagesJOCELYN COULON
LE DEVOIR

L'annuaire économique et géopolitique mondial que tous les férus de l'actualité internationale attendent chaque année est enfin arrivé. L'État du monde 1997 nous revient, pour cette seizième édition, rempli d'analyses, de tableaux, de chiffres, de cartes et, surtout, des hilarantes caricatures de Plantu.

Dans sa facture, L'État du monde n'a pas changé. Le volume est divisé en deux parties, la première étant consacrée à des textes d'analyse sur les grands enjeux mondiaux, les conflits et les questions économiques, alors que la deuxième est toute dédiée aux 225 États souverains et territoires non indépendants de la planète. Dans les sujets abordés, les cent collaborateurs de cette édition nous offrent des textes fouillés et bien ficelés.

D'entrée de jeu, les deux coordonnateurs de l'ouvrage, Serge Cordellier et Béatrice Didot, attirent notre attention sur la période juillet 1995-juillet 1996 que couvre L'État du monde en soulignant qu'elle fut sans aucun doute exceptionnelle: accords de Dayton mettant fin à la guerre en Bosnie; assassinat en Israël de Itzhak Rabin et interrogations sur l'avenir du processus de paix après l'élection de Benyamin Nétanyahou; poursuite de la guerre en Tchétchénie; élection de Boris Eltsine; conférence sur la renégociation du traité de l'Union européenne; danger de génocide au Burundi.

Mais si ces événements ont eu de quoi occuper une armée de diplomates et de journalistes, ils n'éclipsent pas pour autant les mouvements, souvent imperceptibles, qui

façonnent présentement le monde et le transforment. Ainsi en est-il de la mondialisation, un mot rebutant pour beaucoup d'entre nous mais qui touche de plus en plus d'activités à l'échelle planétaire. «Que ce soit à travers les formes actuelles des multinationales, les nouveaux rôles des ONG [organismes non gouvernementaux], les obstacles à la reconnaissance universelle des libertés fondamentales, les noces du sport et de l'argent en mondiovision, la prolifération des armes légères ou l'interdépendance des politiques étrangères, l'avenir du monde se dessine désormais davantage à un niveau global», écrivent Cordellier et Didot.

Le grand Meccano

En lisant les textes consacrés à tous ces sujets, on ne peut que leur donner raison. Ainsi, Alfredo Valladao écrit que la dynamique de la mondialisation a maintenant créé «un grand Meccano des intégrations régionales» grâce notamment à la signature de nombreux accords de libre-échange. Pour sa part, Bertrand Badie constate que dans un monde interdépendant, l'autonomie des politiques étrangères «semble dépourvue d'efficacité et quelque peu surréaliste» alors qu'Antoine de Ravignan souligne que les ONG de l'urgence sont devenues des acteurs incontournables «dans le concert mondial».

Si les enjeux sont plus globaux, si la concertation est de règle, cela n'écarte pas les dangers de conflits. Philippe Moreau Defarges, écrivant sur les racines des guerres «post-guerre froide», souligne la résurgence des luttes nationales sur les décombres des empires. Pour lui, «les pré-occupations de sécurité et de puissance ne sont pas près de disparaître».

Plusieurs Canadiens ont participé à la rédaction de textes. Ainsi, Guy Laforest signe des textes sur le Canada et l'Amérique du Nord alors que Jules Nadeau fait le point sur Hong-Kong et l'Asie du Sud-Est.



Texte inédit

LE MONDE EN LIVRES

LE MONDE «EX»
CONFESSIONSPredrag Matvejevitich
Éditions Fayard, Paris, 1996,
275 pages

Né en Yougoslavie, d'un père russe et d'une mère croate, Predrag Matvejevitich est un écrivain d'un rare talent. Son *Bréviaire méditerranéen*, publié en 1992, a ravi la critique. C'est un magnifique essai poétique sur la géographie, l'histoire et les cultures de cette région. Dans *Le Monde ex*, l'auteur examine avec dégout les conséquences de l'après-communisme. Il brosse un tableau impitoyable de «la triste réalité de l'autre Europe», cette partie du continent maintenant gouvernée par des ex-dissidents et des ex-communistes qui ne trouvent pas grâce à ses yeux. L'auteur n'a pas de mots assez durs pour dénoncer «la médiocrité ou la vanité des nouveaux gouvernants, l'arrogance ou la démenche des nationalistes, l'arriération de la foi ou de l'idéologie, le mauvais goût des discours et des manifestations politiques, l'inflation des signes et des symboles (...)».

LES CRISES
INTERNATIONALESDe Pékin — 1990
à Sarajevo — 1995.
Jean-Louis Dufour
Éditions Complexe, Bruxelles,
1996, 285 pages

Utile à l'étudiant comme au praticien des relations internatio-

nales, cet ouvrage éclaire de manière originale 53 crises internationales, les unes célèbres, les autres plus méconnues. Les descriptions sont courtes, en moyenne trois ou quatre pages, et sont accompagnées d'une notice bibliographique.

FAIRE L'EUROPE

F. Massoulié, G. Gantelet et D. Genton
Éditions Casternman/Giunti, Floren-
ce, 1996, 191 pages

C'est avec le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale que prend corps l'idée de créer entre les pays d'Europe une communauté d'intérêts telle qu'ils ne puissent plus se faire la guerre. De la création de la CECA à la réforme de Maasticht, de l'Europe des Six à celle des Quinze, cinquante ans de construction communautaire vont aboutir à l'émergence de la première puissance commerciale du monde. Mais depuis la chute du mur de Berlin, l'Europe est confrontée à de nouveaux défis. Saura-t-elle les relever? Les auteurs ne répondent pas directement à la question mais ils brossent un tableau intéressant des obstacles à franchir et des opportunités à saisir pour compléter «l'approfondissement et l'élargissement» du concert européen.

POUR COMPRENDRE
L'INTÉGRISME ISLAMIQUEMartine Gozlan
Éditions Albin Michel, Paris, 1996,
168 pages

Voici un panorama clair et précis du fanatisme islamique et de ses retombées — la propagande et le terrorisme — sur nos sociétés occidentales. Pour l'auteur, le crime le plus vil des intégristes est le meurtre des femmes. En effet, la guérilla islamiste en Algérie a pris comme cible de nombreuses femmes. Elles ont souvent été cruellement massacrées. Gozlan écrit: «Le meurtre des femmes constitue la ligne rouge qui marquera définitivement dans l'Histoire la singularité de l'intégrisme islamique, version algérienne». Selon la journaliste, l'intégrisme islamique est une déviance mais ce n'est pas une fatalité. On peut le combattre. Un livre d'espoir pour contrer l'hystérie médiatique antimusulmane.

LES FATIGUES
DE LA GUERREArlette Farge
Éditions Le Promeneur, Paris, 1996,
124 pages

Les *Fatigues de la guerre* est un petit livre bouleversant. L'historienne Arlette Farge prend prétexte de gravures reproduisant des tableaux à sujet militaire de Watteau pour réfléchir sur les guerres au XVIII^e siècle. Contrairement aux idées reçues, les conflits de cette époque n'avaient rien de joli et de romantique. Leur dureté était épouvantable. Le petit peuple souffrait terriblement et le mépris des intellectuels parisiens envers les soldats était général. Avec cet ouvrage, Mme Farge jette une lumière crue sur une des zones d'ombre du grand siècle des encyclopédistes.

Jocelyn Coulon

ESSAIS ÉTRANGERS

Mourir, d'accord
mais de mort lente

L'HUMANITÉ PERDUE

Essai sur le XX^e siècle
Alain Finkielkraut, Seuil, Paris, 1996,
170 pages
(en librairie le 22 octobre prochain)

Terrible, le XX^e siècle? Oui: «en soixante ans, [il] a connu deux guerres mondiales, les totalitarismes de droite et de gauche, hitlérisme et stalinisme, Hiroshima, le goulag, les génocides d'Auschwitz et du Cambodge». Alain Finkielkraut, professeur de philosophie à l'École polytechnique de Paris, cite ici Lévinas. Il aurait pu ajouter à cette triste liste les malheurs du Rwanda, de l'ex-Yougoslavie. Et elle serait encore incomplète.

Sous cet angle, ce siècle n'apparaît pas comme celui du progrès; ouvert à Sarajevo, il se clôt... à Sarajevo.

Lancé dans le gaz moutarde et le génocide arménien, il se termine dans «l'agent orange» et sur les machettes de Kigali.

Devant ce surplacé déconcertant (en parallèle à des percées scientifiques mirobolantes), Finkielkraut expose un paradoxe. Comment se fait-il que ce siècle, où l'idée d'humanité semblait acquise, «difficile conquête des Temps modernes», connut si souvent le viol éhonté de cette même notion?

Finkielkraut ne fait pas ici un catalogue des horreurs. *L'humanité perdue* ne se veut «ni panorama, ni bilan» mais une «méditation» sur les enjeux épistémologiques d'un siècle terrible, pourtant promis au progrès. Au reste, le XX^e siècle n'a sûrement pas le monopole des horreurs! Dans aucune période de l'histoire, l'animal social ne s'est empêché de commettre le pire. Mais aux dires de Finkielkraut, le présent siècle a quelque chose de particulier.

Qui sont mes semblables?

Depuis toujours, les hommes ont eu de la difficulté, voire ont refusé, de se reconnaître entre eux comme semblables. Mais grâce à la philosophie, au christianisme, aux Lumières, l'idée d'humanité s'est imposée graduellement. Cette idée n'est pas du reste «totalement artificielle» puisque, comme Rousseau l'a démontré, chaque être humain possède, grâce à la pitié, la capacité de se reconnaître dans l'autre.

Cette double approche a fait que certains Européens, explorateurs des Amériques, nièrent l'humanité des habitants qu'ils y découvrirent. D'autres y ont cependant reconnu des frères.

Le nazisme, rappelle Finkielkraut, macule notre siècle avec son renversement total du principe d'humanité. Car l'histoire, dans cette perspective, devient une lutte de races, aussi dissemblables que des espèces. Le nazisme oblige à ne voir dans l'Autre que ce qui le distingue de soi. Il ordonne d'ignorer, de surmonter le bon sens de la tirade de Shylock selon laquelle tout homme, «saigne quand on le pique, rit sous les chatouilles et se venge des offenses». L'impératif de respecter son prochain s'est mué, dans l'Allemagne nazie, en impératif de tuer les juifs. Le régime a construit un système pour résister à la compassion. Le devoir: tuer l'ennemi intrinsèquement mauvais.

Pour illustrer l'extrême de la déshumanisation, Finkielkraut nous plonge d'ailleurs d'emblée dans un récit troublant du chimiste juif Primo



ARCHIVES LE DEVOIR

Le nazisme, rappelle Alain Finkielkraut, macule notre siècle avec son renversement total du principe d'humanité.

Levi. Ce dernier, dans un camp de la mort, dut un jour passer un examen devant un savant nazi, le Doktor Pannwitz. «Son regard ne fut pas celui d'un homme à un autre homme», expliqua Levi, qui a vu dans ce déni d'humanité l'essence de la folie du troisième Reich.

Le totalitarisme est le grand responsable des horreurs du siècle. Finkielkraut le rappelle en reprenant le concept d'un de ses auteurs préférés, Hannah Arendt. Très controversée jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique, cette analyse, qui souligne le tronc commun aux deux régimes, fait maintenant, en fait, l'unanimité.

Contre l'humanitaire
et le tourisme planétaire

Observant l'époque actuelle, notre auteur propose une critique de l'humanitaire qui se veut une réponse aux auteurs, comme Luc Ferry, qui cherchent à fonder la noblesse du mouvement malgré ses carences politiques.

Cette démonstration, transportée par le même souffle littéraire — et parfois pamphlétaire — qui avait marqué *La Défaite de la pensée*, ne convainc pourtant pas. Difficile à suivre, sa tentative de mettre au jour une sorte de filiation entre l'humanitaire et les idéologies déshumanisantes. L'humanitaire se présente ici comme une sensibilité réductrice et aveuglante, qui empêche de juger les situations politiques. Il «est trop occupé à remplir de riz la bouche qui a faim pour écouter la bouche qui parle». «Notre temps fait sien le regard du médecin» écrit Finkielkraut avec mépris. Au moins, dans le regard du médecin, malgré le réductionnisme biologique, il y a une authentique, conviction humaniste, celle d'Hippocrate.

Abordant la langue de bois de la «globalisation», Finkielkraut se fait beaucoup plus percutant. Inspiré des pensées de Arendt sur les «personnes déplacées» par le nazisme, il récuse les «idées de poche» contemporaines qui semblent nous dire que l'homme conquiert son humanité par «la liquidation du passé [...] et la répudiation de ses origines». Sans une «appartenance et [un] ancrage dans un milieu particulier, poursuit-il, l'homme n'est plus rien [...] qu'une pure conscience sans attaches et sans résidence, il n'est plus un homme».

Finkielkraut, sur les mêmes bases, critique au passage la pensée multiculturelle qui a prévalu dans l'analyse

des événements en ex-Yougoslavie. La Bosnie fut vite mythologisée, déplore-t-il. «Aux nations pécheresses du fait même d'être des nations» elle «opposait sa pureté ontologique et son innocence multinationale».

Se déploie alors une position des plus nuancées sur le nationalisme: bien sûr, il dénonce comme inhumain la «détermination de l'homme par le sol et par le sang», mais il condamne aussi l'autre extrême: «la vie titubante de l'homme à qui sont retirées les bases terrestres de son existence». Évidemment, dans ce schéma, le cyberspace, où «même les adresses sont mobiles», est considéré comme une force déshumanisante.

L'humanité perdue consiste en un essai remarquable sur le XX^e siècle, malgré un certain désordre. Le livre actualise des réflexions de Arendt et Lévinas, qui méritent qu'on y revienne. On pourra peut-être reprocher à Finkielkraut de ne pas en donner plus.

Alain
Finkielkraut
considère
que l'on
n'a pas tiré
les leçons
de ce siècle
maudit

Par exemple, comment expliquer ce fait: notre siècle fut, en même temps, scientifique et inhumain? Finkielkraut, en bon heideggerien, est prompt à condamner la technique, en soi. La dénonciation mériterait plus d'explication. Surtout que selon lui, les logiques qui ont présidé à la «perte de l'humanité» sont toujours à l'œuvre.

Aussi, l'auteur termine-t-il en se questionnant sur l'utilité de ce siècle. On est en droit de se demander: peut-être n'a-t-on rien appris des événements, tout simplement parce que les hommes ne peuvent rien apprendre? Peut-être est-ce là notre nature? L'homme étant capable du meilleur et du pire, l'utopie moderne consiste à penser que l'on puisse changer l'homme pour qu'il ne fasse que le meilleur. Une chose est claire: les mouvements qui ont tenté d'atteindre le paradis sur terre sont tous tombés dans l'autoritarisme. Même ceux qui se fondaient sur le concept d'humanité! Apparaît ici la supériorité de la démocratie libérale: elle tâtonne, se réforme, change. Mourir pour des idées? «D'accord, dit-elle, mais de mort lente.»

Voilà le seul apprentissage politique humain sans trop de risques de dérapages en dehors de l'humanisme. Finkielkraut ne le dit peut-être pas assez.

Pour joindre l'auteur de cette chronique: arinnov@riq.qc.ca

ESSAIS

L'autre Grèce

SALONICA TERMINUS

Travels into the Balkan Nightmare
Fred A. Reed
Talonbooks, Vancouver, 1996,
270 pagesCLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

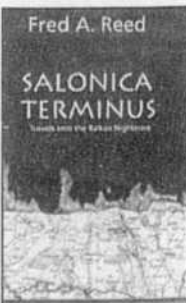
Deux ans après ses *Persian Postcards...* sur l'Iran après Khomeini, le journaliste Fred A. Reed nous livre ici son analyse du «cauchemar des Balkans» où il s'intéresse aux droits des minorités depuis pratiquement trois décennies.

Sa vision des choses, sur le sort de la Macédoine par exemple, risque de mécontenter bien des Grecs dont l'histoire officielle — son indépendance n'a-t-elle pas commencé une période «bavaroise» où l'allemand servait tout autant que le grec? — a tendance à gommer des incidents peu reluisants, telle la répression de la langue slave-macédonienne qui n'est «ni bulgare ni serbe» mais dont on a détruit un abécédaire en 1925 pour penser moins à cette culture distincte; ou encore le refus de permettre à des réfugiés grecs «évacués par les com-

munistes» de rentrer chez eux. Il s'attarde par exemple sur le sort fait au cimetière juif de Salonique convoité pour son emplacement, que l'on destinait à une université; les Nazis occupants s'y livrèrent à une frénétique destruction en plus de déporter des milliers de Juifs dont les ancêtres avaient fui la persécution dans l'Espagne des Rois catholiques; sur le comportement du général fasciste (pro-Britannique) Metaxas, etc.

Journal hétérodoxe, ce livre évite le ton péremptoire et les jugements sans retour. Il respecte la complexité des enjeux.

Ce récit invite le lecteur à des recherches complémentaires et même si l'on a goûté les *humanities*, on a l'impression d'avoir oublié bien des choses sur l'empire de Byzance, sur les Ottomans ou sur les précédents qui laissent presque prévoir l'entente-partition sur la Bosnie.



BEST-SELLERS



Librairie du soleil

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. ANNABELLE, Marie Laberge — éd. Boréal
2. C'EST POUR MIEUX T'AIMER MON ENFANT, Chrystine Brouillet — éd. Courte Échelle
3. INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Nancy Huston — éd. Actes Sud

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. GABRIELLE ROY, UNE VIE, François Ricard — éd. Boréal
2. AMOUR EN GUERRE, Guy Corneau — éd. de l'Homme
3. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC T. 3 (1841 à 1986), Jacques Lacoursière — éd. Septentrion

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE COIN DU VOILE, Laurence Cossé — éd. Gallimard
2. TRUISMES, Marie Darrieussecq — éd. P.O.L.
3. LA DAME D'ABOU SIMBEL, Christian Jacq — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LES CHEMINS DE LA SAGESSE, Jacques Attali — éd. Fayard
2. 55 FAUBOURG SAINT-HONORÉ, Michel Charasse — éd. Grasset
3. NICOLAS II LA TRANSITION INTERROMPUE, Hélène Carrère-d'Encausse — éd. Fayard

LIVRE JEUNESSE

1. LA GALÈRE D'OBÉLIX, Uderzo — éd. Albert René

LIVRE PRATIQUE

1. LE GUIDE DE L'AUTO 1997, Jacques Duval et Denis Duquet — éd. de l'Homme

LE COUP DE COEUR

1. RAIDES MORTS, Babette Cole — éd. Seuil (Jeunesse)

Place Fleur-de-Lys 434, Boul. St-Joseph, Hall J8Y 3Y7 (819) 595-2414
Terrasses de la Savane 25, chemin de la Savane, Gatineau J8T 8A4 (819) 246-3660
321, rue Dalhousie, Ottawa K1N 7G1 (613) 241-6999

Un pays s'écrit

Séance de signature
à la Librairie Gallimardjeudi 24 octobre
de 18h à 20h

Nadège Devaux
Robbert Fortin
Maurice Henrie
Lorraine Létourneau
Gabrielle Poulin
Gaston Tremblay

3700, boul. St-Laurent
MontréalRegroupement des éditeurs
canadiens-français

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'équilibre social en péril

L'ÉTAT AUX ORTIES?

Sous la direction de Sylvie Paquerot, Ecosociété, 1996, 284 pages

Nous sommes à l'aube du sommet dit de la décision. Le problème avec un sommet de la décision, c'est la prescription d'action qui le fonde. Car l'obligation d'agir suggère qu'il y a consensus à propos du diagnostic sur lequel s'appuie l'action envisagée. À la limite, tout le monde semble s'entendre sur la réalité de la crise des finances publiques. Mais si cette crise n'était pas la maladie, mais le symptôme de la maladie? Nos sociétés sont peut-être minées par quelque chose de plus profond qu'un budget déficitaire, dont il faudrait d'abord faire l'analyse avant d'agir coûte que coûte. Cette analyse a-t-elle été faite? Non, répond un collectif de chercheurs et de professeurs sous la direction de Sylvie Paquerot.



Robert Salotti

L'État aux orties? constitue les actes d'un colloque organisé en avril dernier par le Syndicat de la fonction publique du Québec. Intitulé «L'état de l'économie et la tentation de faire... l'économie de l'État», le colloque a eu lieu un mois après la «Conférence sur le devenir social et économique du Québec» convoquée par Lucien Bouchard, à laquelle il voulait faire contrepoids. Le politique vit une crise dont l'une des manifestations les plus troublantes est le rangement des partis politiques, toutes tendances confondues, derrière l'idéologie néo-libérale. Plus spécifiquement, derrière ce que Patrice Martin et Patrick Savidan ont appelé *La Culture de la dette* ou Richard Langlois *l'économisme (Pour en finir avec l'économisme)*. Le même discours nous est seriné à gauche comme à droite au point d'être devenu le grand centre mou de notre univers mental. Il faut rééquilibrer les finances publiques, et ce nouvel équilibre passe par une réduction du déficit budgétaire, qui lui-même passe par des compressions et des mises à pied effectuées, bien sûr, sur le mode industriel. L'équilibre budgétaire doit-il être atteint à toute vapeur au détriment de l'équilibre social?

Une véritable interrogation Que les détracteurs du syndicalisme se ravissent, *L'état aux orties?* n'est pas une opération de marketing destinée à revaloriser les syndicats dans l'opinion publique ou à sauver des emplois, quoiqu'on ne puisse écarter complètement ces objectifs au point de départ, le Syndicat de la fonction publique étant lui-même victime des

Comment rembourser la dette totale des pays sous-développés

du sociologue Jacques-Yvon Thériault qui fait remarquer que le slogan de la nouvelle droite, des Thatcher, Reagan, Gingrich et Harris, «tout le pouvoir à la société, rien à l'État» a été le slogan des sixties contestataires. François Ricard, dans la *Génération lyrique*, avait examiné, on s'en souvient, les causes démographiques et sociales de ce paradoxe qui illustre encore une fois les limites idéologiques de la distinction gauche-droite. Remarquons que *L'état aux orties?* est publié chez Ecoso-



ARCHIVES LE DEVOIR

La richesse des États-Unis a augmenté de 250 % au cours des trente dernières années, mais il y a 64 millions d'Américains pauvres.

ciété, une maison d'édition consacrée aux questions écologiques et sociales, ce qui donne une petite résonance ironique à ces critiques de l'«ancienne» gauche. Les enjeux d'un nouveau contrat social — puisque c'est de cela qu'il s'agit au fond — sont multiples mais peuvent unanimement se résumer à ceci: la société est-elle un mécanisme naturel que l'État doit se garder de perturber? N'est-elle pas plutôt une source d'inégalités croissantes? N'y a-t-il pas lieu, alors, de continuer à intervenir politiquement, peut-être différemment que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, pour empêcher qu'un équilibre budgétaire n'entraîne un déséquilibre social, une brisure humanitaire, irrémédiable? Qui plus est, l'exercice comptable auquel se livrent les gouvernements occidentaux reste très théorique puisque les revenus de l'État diminuent au fur et à mesure que l'on comprime et met à pied. La vraie bataille n'est-elle pas, au fond, celle du maintien de la démocratie libérale — la seule qui permette un véritable espace public de parole — contre la démocratie dite directe ou participative qui est une démocratie d'intérêts. Donnez-moi le droit de parole pour que j'aie le droit de demander à boire, disent d'une voix rauque 1400 millions d'individus.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

Les solutions à une réaffirmation et à une révision du mandat de l'État ne manquent pas elles non plus. Elles sont de tous niveaux: mondial, national et régional. Elles sont de tous ordres, de l'allocation universelle à une refonte en profondeur de la fiscalité. Je ne peux ici que renvoyer le lecteur soucieux de s'interroger et d'agir à *L'état aux orties?* pour une juste appréciation de toutes les avenues qui sont encore possibles.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

De la bêtise et des truies

Écrire un roman, devenir un animal, «pour retrouver sa cambrure d'humain»

TRUISMES

Marie Darrieussecq
P.O.L., Paris, 1996, 158 pages

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

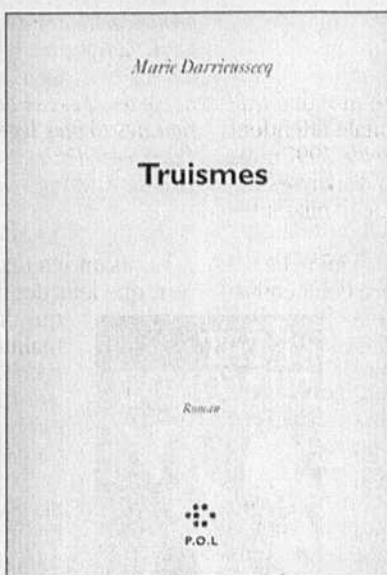
La porte de la porcherie était bien fermée. Cloison étanche entre l'homme et l'animal? Ça reste à voir. «C'est là que je me suis souvenue de l'existence des serrures, des loquets et autres cadenas; l'histoire du camion frigo m'est revenue à l'esprit: on peut ouvrir les portes qui semblent définitivement fermées. Je me suis approchée de la porte, j'ai bousculé tout le monde, mon corps d'être humain essayait de s'arracher de mon corps de cochon, essayait de se dresser sous mes muscles; je voyais ma patte avant droite qui frémissait, qui s'affinait, les tendons qui bougeaient de façon panique sous la peau; mais rien ne sortait, pas même un bout de doigt.»

La narratrice de *Truismes*, le premier roman de Marie Darrieussecq et grand succès littéraire et commercial de la rentrée en France, est employée dans une parfumerie. Masseuse, elle aime offrir de petits extras à ses clients, des hommes pour la plupart. Son succès auprès d'eux ne se dément pas quand sa peau devient rosâtre et que ses cuisses se raffermissent, pendant que son arrière-train et ses oreilles prennent de l'expansion et que son nez se transforme en groin.

C'est que la narratrice de *Truismes*, qui précise d'emblée ne pas ignorer «à quel point cette histoire pourra semer de trouble et d'angoisse, à quel point elle perturbera de gens», est passée du côté des héritiers de l'arche de Noé. Transformée en truie, avec deux séries de trois mamelles bien alignées sur la poitrine, elle raconte cette mutation et son nouveau goût pour l'herbe, les glands et la boue, comme son dégoût pour les rillettes. Désormais incapable de marcher sur deux pattes, elle aura entre-temps été l'épouse d'Edgar, le futur président de la République, durant sa campagne «pour un monde plus sain».

Une tradition animale

Cette fable caustique n'inaugure certes pas un genre nouveau. Les animaux parlants meublent depuis longtemps la tradition littéraire, des fables d'Esop, l'inspirateur de La Fontaine, à *La Ferme des animaux* de George Orwell, en passant, bien sûr, par *La Métamorphose* de Kafka. Darrieussecq s'inscrit à sa façon dans cette li-



gnée. Elle repose la question des frontières de l'humain et de l'animal en suggérant, d'une façon jamais trop appuyée, des «évidences» — des truismes — qui confondent rapidement les certitudes du lecteur.

Si on peut ouvrir une porte qui semble définitivement fermée, comme l'affirme la narratrice, on peut également en franchir le seuil dans les deux directions. Ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur de l'illustrer, et d'une façon féroce, en privilégiant la voie pointant de l'humanité vers l'animalité. Un glissement d'autant plus imperceptible aux yeux des clients de la masseuse qu'il n'affecte pas que la chair, mais le corps social et politique dans son ensemble.

«Edgar a dit que ce serait tout de même marrant si on pouvait transformer les prisons en porcheries, qu'au moins ça fournirait des protéines pas chères», note par exemple la narratrice, dont le récit est ponctué, d'une façon faussement naïve, de plusieurs remarques du genre.

Il serait toutefois dommage de réduire *Truismes* à une allégorie sur la chienlit socio-politique contemporaine. Le roman de Darrieussecq débordre largement la question politique. Il réactive au fond une vieille question, en interrogeant l'idée même d'humanité, traversée par cette «inquiétante étrangeté» dont parlait Freud: quelle place occupe au juste l'animalité chez l'homme, cet animal symbolique?

La réponse moderne à cette question était sans équivoque, comme l'in-

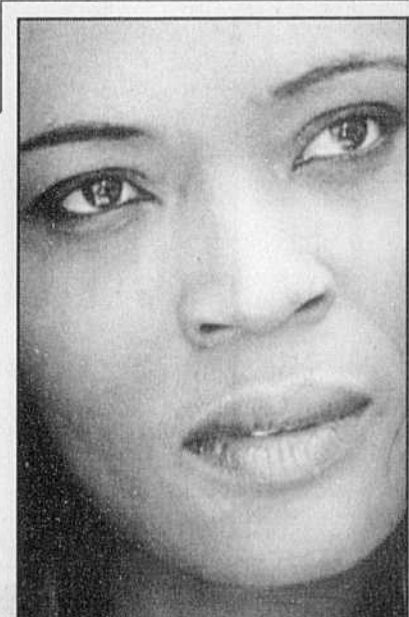
dique dans le registre philosophique le renvoi cartésien de l'animal dans la pure choséité. Cet animal-machine reflétait chez Homme, de façon symétrique inverse, une image claire de soi, en tant qu'être rationnel. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'une idée comme celle de la bêtise pouvait se propager. Cette part animale de l'homme, qui ne pouvait être identifiée que par la coupure radicale d'abord signifiée entre l'homme et l'animal, appelait un «domptage» particulier, seul capable d'assurer la victoire définitive de la raison (l'homme) sur l'irrationnel (l'animalité).

L'être de raison

C'est le caractère problématique de ce projet «éducatif» qui se trouve mis en lumière quand la frontière entre l'homme et l'animal se trouve de nouveau embrouillée, comme on le constate partout aujourd'hui, ne fût-ce qu'à travers la coupure radicale écologique, quoi qu'on pense par ailleurs des voies que celle-ci propose pour sortir (ou peut-être simplement «gérer») de cette crise. «C'est la rationalité qui perd les hommes, c'est moi qui vous le dit», lance la narratrice de *Truismes*. À elle seule, cette phrase assassine remet en cause tout le soubassement symbolique sur lequel l'Occident a construit pendant quelques siècles son rapport aux animaux et, plus largement, à la nature.

D'ailleurs, Yvan, le loup-garou dont la femme-truie finira par s'éprendre, illustre à merveille toute l'ambiguïté dans laquelle nous vivons aujourd'hui. «Ensuite, on s'est fait livrer régulièrement [des pizzas], chaque soir de pleine Lune. Moi je mangeais la pizza, et Yvan le lièvreur.» Mais la mort de cet homme-animal ne marquera pas pour autant la fin d'une indépassable ambivalence. La narratrice demeure, déchirée entre ses deux «natures», entre lesquelles elle ne peut choisir.

«J'écris dès que la sève retombe un peu en moi. L'envie me vient quand la Lumière monte, sous sa lumière froide je relis mon cahier. C'est à la ferme que je l'ai volé. J'essaie de faire comme je l'avait montré Yvan, mais à rebrousse-poil de ses propres méthodes: moi c'est pour retrouver ma cambrure d'humain que je tends mon cou vers la Lune.»



CALIXTHE BEYALA

Les Honneurs perdus roman

«Une exubérante découverte de l'âme africaine. Chaque page déborde de couleurs, d'odeurs, de générosité.

Un diamant noir.»

Le Figaro

«Quel talent! Sa puissance d'écriture séduit, son énergie innée balaie les clichés. L'événement de la rentrée.»

C. Arnothy, Aujourd'hui

Albin Michel

vib éditeur

YOLANDE GEADAH

FEMMES VOILÉES

INTÉGRISMES DÉMASQUÉS

Un essai remarquable sur la question du voile (hidjab) et la montée des intégrismes.

«Un incontournable de la rentrée.» — *Livres Hebdo* (Paris)

304 pages 21,95 \$

vib éditeur

Une collaboration de

À GAGNER

2 billets d'avion pour Paris offerts par jet tours et 6 nuits dans un hôtel 3 étoiles

Le Paris de Christine Brouillet

un guide de la Ville lumière publié aux Éditions du Boréal

Écoutez *Indicatif présent* du lundi au vendredi de 9 h 08 à 11 h et procurez-vous dès maintenant votre exemplaire chez votre libraire.

Afin de se qualifier pour le tirage, les participants doivent répondre correctement à une des dix questions inspirées du livre *Le Paris de Christine Brouillet*, publiées quotidiennement dans LE DEVOIR du 18 octobre au 1^{er} novembre 1996. Écoutez Marie-France Bazzo pour connaître l'indice du jour.

Tirage : le vendredi 8 novembre 1996 sur les ondes de *Indicatif présent*

Les fac-similés sont acceptés, pas les photocopies. Les participants doivent avoir 18 ans et plus. Les règlements du concours sont disponibles à Radio-Canada. Toutes les réponses doivent être rendues à Radio-Canada avant 17 h, le 7 novembre 1996.

Remplissez ce coupon et faites-le parvenir sans tarder avec votre réponse à :

Concours *Le Paris de Christine Brouillet*, Radio-Canada, *Indicatif Présent*, 13^e étage, 1400, René-Lévesque Est, Montréal, H2L 2M2

Question : Quel est le nom du plus ancien restaurant de Paris ? 19-10-96

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (Bur.) (Rés.) (Télé.)

L I V R E S

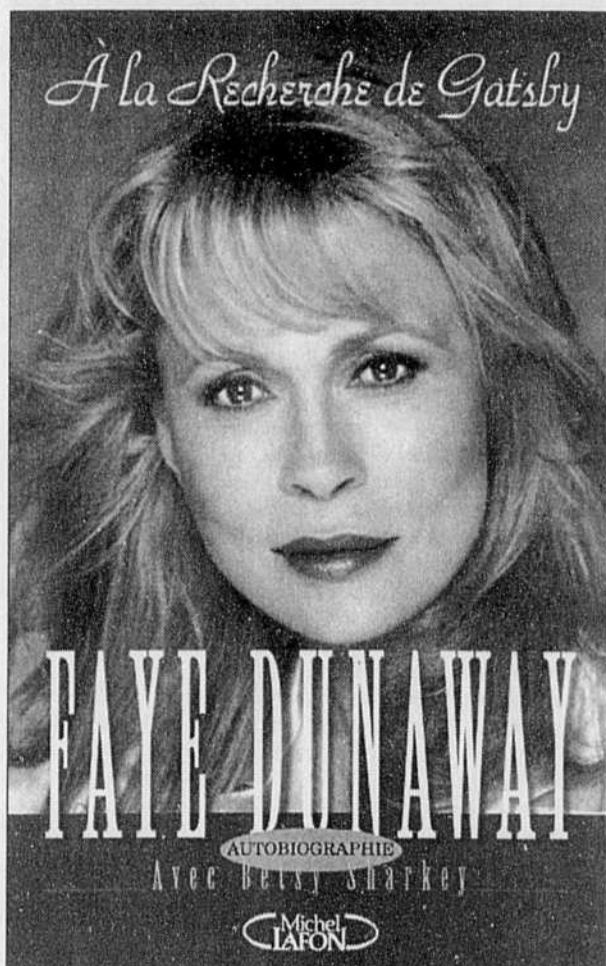
B I O G R A P H I E

Une femme superficielle

À LA RECHERCHE DE GATSBY

Faye Dunaway, en collaboration avec Betsy Sharkey, traduction de l'américain par Florence Tarman et Isabelle Saint-Martin, Michel Lafond, Paris, 1996, 431 pages

MARTIN BILODEAU



une carrière militaire, Dorothy Faye Dunaway combattait toute sa vie sa méfiance vis-à-vis des hommes qui ont jalonné son parcours amoureux. Marcello Mastroianni, Jerry Schatzberg, Peter Wolf — chanteur rock qu'elle a épousé en 1973 puis duquel elle a divorcé en 1978 —, tous les hommes de sa vie ont réveillé le souvenir de la rupture de ses parents, souvenir qu'elle a essayé de taire au cours d'une onéreuse thérapie pendant son séjour londonien.

Comme c'est trop souvent le cas avec ces biographies écrites en collaboration, la qualité de l'écriture laisse à désirer, alternant entre une langue parlée — on croirait entendre le dictaphone — et les phrases laborieusement écrites, sans style mais pliant sous les qualificatifs et les adjectifs. Les nombreuses bavures (Louise Fletcher au lieu de Louise Fisher, par exemple) sont-elles imputables à l'auteure ou aux traductrices? Reste que c'est là un travail bâclé, qui s'interpose entre le lecteur et le récit, parfois émouvant, de cette actrice qui a connu les belles années de Hollywood — de l'époque où les auteurs menaient le bal. La porte donnant accès au Hollywood contemporain, celui qui ne carbure qu'aux recettes, reste à peine entaillée pour Faye Dunaway, ainsi que pour tant d'autres actrices quinquagénaires. Faye Dunaway fait le pied de grue devant la sortie de secours, attendant qu'elle s'ouvre, fort probablement sur un Jim Carrey en fuite.

Faye Dunaway est certainement la star américaine au parcours le plus étrange de cette deuxième moitié de siècle. Révélée en 1967 dans *Bonnie and Clyde*, de Arthur Penn, Dunaway a connu une brillante carrière au firmament hollywoodien, faisant son envol avec Otto Preminger (*Hurry Sundown*), Michelangelo Antonioni (*Le Temps des amants*) et Norman Jewison (*The Thomas Crown Affair*, 1968), atteignant le sommet de son art auprès de Roman Polanski (*Chinatown*), Sidney Pollack (*Three Days of the Condor*) et Sidney Lumet (*Network*) et se cassant enfin la figure en 1981, auprès de Frank Perry, pour lequel elle a incarné Joan Crawford dans une biographie complaisante et mesquine intitulée *Mommie Dearest*. Ce dernier film lui a valu l'opprobre de ses pairs, dont quelques tentatives de résurrection inspirées auprès de Barbet Schroeder (*Barfly*) et Emir Kusturica (*Arizona Dream*) n'ont pu venir à bout. Forcée à s'exiler à Londres pendant quelques années, Dunaway, à son retour, s'est tournée vers la télévision, médium qui l'a plus ou moins bien servie depuis. Faye Dunaway, la grande actrice au visage si particulier, aux yeux félins et à la physionomie longiligne, appartient désormais à la légende. Comme toutes les légendes, celle-ci est de l'ordre du passé.

Comme une nécrologie

À la recherche de *Gatsby*, à cet égard, aurait tout aussi bien pu constituer une nécrologie de la star. Or, celle-ci, visiblement très obstinée, nous raconte son histoire avec désinvolture, un brin de pathos et beaucoup de potins, sans véritable recul sur sa carrière dont elle ne parvient pas à faire la synthèse. Lui échappent les détails qui paraissent importants aux yeux des cinéphiles, alors que ses tenues vestimentaires pour chaque événement marquant (on remonte trente années de carrière) sont minutieusement décrites, de même que ses résidences, décorées par les plus grands professionnels, sont évoquées avec un grand souci du détail par une femme qu'on découvre somme toute superficielle. Mais quiconque s'intéresse à la passion de Faye Dunaway pour le blanc et le beige sera ravi de la voir s'expliquer.

Faye Dunaway a côtoyé les plus grands de ce monde, qu'elle divise systématiquement en deux groupes: les tyrans (Preminger, Polanski) et les génies (Schatzberg, Lumet, Penn). Les premiers lui ont donné du fil à retordre, professionnellement et personnellement, les seconds l'ont complimenter sur son talent et sa beauté.

Un parcours de ruptures

Un talent et une beauté remarquables, il est vrai, mais la modestie a souvent meilleur goût, et Faye Dunaway, à cet égard, s'adresse au lecteur avec le sans-gêne qui sied mal à cette native d'une plantation de cacahuètes du nord de la Floride. Née d'une mère dévouée et d'un père irresponsable qui aura tôt fait de quitter sa famille pour poursuivre

LES PETITS BONHEURS

Histoires d'êtres

N'EN FAITES PAS

UNE HISTOIRE

Raymond Carver, textes réunis et présentés par William Stull, traduits de l'anglais par François Lasquin, préface par Tess Gallagher, Seuil, collection «Points», Paris, 1996, 287 pages

Un héros très discret, Jean-François Deniau, Presses Pocket, Paris, 1996, 186 pages

Il est des écrivains dont on est sûr, dès l'abord, qu'ils font partie de la famille de ceux dont on suivra les moindres productions. Décédent-ils, on s'intéressera à leurs inédits, à leurs textes abandonnés ou à peine esquissés.

Raymond Carver n'a vécu que 50 ans. À sa mort en 1988, il est tenu comme l'un des écrivains marquants de sa génération. De sa manière, on dit généralement qu'elle est minimaliste. Il s'intéresse de prime abord aux paumés de la vie et ses personnages d'élection sont en règle générale des êtres essentiellement vulnérables.

Minimaliste d'accord, mais à condition qu'on n'oublie jamais que ce qualificatif n'englobe jamais l'action ou les anti-héros qui peuplent ses intrigues. On est en plein roman noir, on boit sec, on s'envoie une torgnole pour un cheveu dans la soupe, on s'accuse des pires crimes pour en noter de plus grands encore chez l'autre. Le minimalisme est dans l'écriture, presque toujours sobre, et qui ne s'émue de rien. Le travail, quand il atteint sa pleine efficacité, est souterrain.

Les nouvelles de jeunesse

Carver ne fait pas mouche à tout coup. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre connaissance des cinq nouvelles de jeunesse que nous offre ce recueil. Qu'elles soient de nature à susciter l'intérêt, nul n'en douterait. Manquerait peut-être ce don de l'ellipse, du non-dit qui fait l'efficacité des meilleures nouvelles de *Tais-toi, je t'en prie* ou des *Trois Roses jaunes*. On en conclut donc que cette apparente simplicité dans l'écriture est l'aboutis-

sement d'un long travail.

En plus de ces nouvelles, cette édition posthume nous offre des poèmes, de courts essais critiques et un fragment de roman. L'inconditionnel de Raymond Carver fera son miel de textes de valeur inégale mais qui lui permettront de mieux connaître l'écrivain. Dans un texte à propos de «De l'autre côté du palier», il écrit: «A Tel-Aviv, des amis nous avaient confié la garde de leur appartement pendant quelques jours... Me rendre deux ou trois fois par jour dans un appartement vide dont les occupants habituels n'étaient pas là, m'asseoir dans leurs fauteuils, feuilleter leurs livres et leurs revues, regarder par leur fenêtre était une expérience inédite pour moi, et je me suis aperçu par la suite qu'elle m'avait laissé une vive impression. Il a fallu deux longues années pour que cette impression remonte à la surface sous la forme d'une idée de nouvelle, mais

à partir de là il ne me restait plus qu'à m'asseoir et à l'écrire... Le véritable labeur, la vraie création n'ont eu lieu qu'ensuite. Au départ, mon manuscrit faisait à peu près le double de sa longueur actuelle, mais j'ai procédé à de nombreuses coupes au fil des révisions successives...»

Voilà donc comment écrivait Carver. Son minimalisme n'a rien à voir avec la sécheresse d'inspiration qui caractérise nombre d'écrivains que l'on classe sous cette appellation.

Je l'ai écrit plus haut, ce *N'en faites pas une histoire* s'adresse de prime abord à ces lecteurs qui se sont reconus dans sa manière d'effleurer les histoires les plus sordides sans se complaire un seul instant dans une morbidité qui aurait pu étouffer son écriture. Le reste, son destin biographique, sa vie d'alcoolique aussi dégingolée que les personnages qui le fascinent, son ascension dans le firmament de la littérature américaine, sa rencontre avec la poétesse Tess Gall-

gher, le reste fait partie de l'histoire littéraire.

Un être terne

Si les créatures de Raymond Carver sont des êtres que l'on ne cherche pas à rencontrer dans la vie à cause de leurs mœurs équivoques et leurs inquiétantes manières, le personnage central du roman de Jean-François Deniau, *Un héros très discret* est de ceux que l'on remarque si peu que l'on passe à côté de l'ex sans les remarquer.

Albert est l'être terne par excellence. Il vit avec sa mère, ne travaille pas. Arrive la guerre. Il se marie sans bien savoir pourquoi. Un jour, il décide de changer de vie. Sans le sou, il fait la manche, accepte les plus petits métiers. Sa résurrection viendra à la suite d'une vaste supercherie qu'il mettra sur pied. Même si pendant la Résistance il s'est tenu à l'écart de toute activité subversive, il parviendra à s'imposer à la Libération comme un héros du maquis.

L'auteur de ce roman se sert de l'Histoire. À intervalles réguliers, il nous rappelle que le personnage d'Albert a véritablement existé. Il importe peu de le croire. Ce qui est efficace dans l'écriture de ce roman dans lequel aucun sentiment n'est outré, dans lequel aucun effet n'est recherché, c'est justement l'exploitation de la banalité. C'est peu dire que d'affirmer que Deniau ne tend pas à noircir le trait. On jurerait parfois lire du Simenon, celui des romans d'atmosphère.

Le film qu'a tiré Jacques Audiard de ce roman devrait prendre l'affiche sur nos écrans d'ici peu. Je me précipiterai aux premiers jours pour constater *de visu* les accommodements qu'on a dû aménager pour rendre vraisemblable une histoire qui, partie du banal le plus confondant, aboutit à une fantasmagorie de haut vol. Et tout cela, lentement, lentement, à l'aide de petites touches patientes. Ce n'est pas du Raymond Carver, pas du tout, mais quel talent dans l'évocation, dans les silences...

Carver est un écrivain dont on suit les moindres productions



Gilles Archambault

G A S T R O N O M I E

Prendre quelques kilos

LAROUSSE GASTRONOMIQUE

Collectif, Larousse, Paris, 1996, 1152 pages

JOSÉE BLANCHETTE

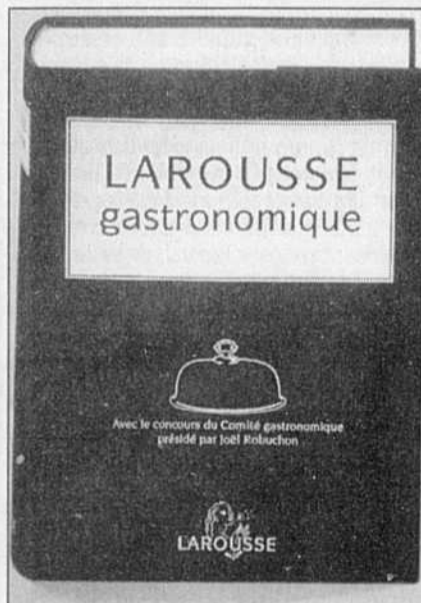
Autant vous l'avouer tout de suite: j'ai pris au moins quatre kilos et hérité d'un livre dont je ne me débarrasserai pas de sitôt. C'est la faute de Larousse et de son nouveau dictionnaire gastronomique, ouvrage aussi volumineux que pesant et dont la mise vient d'être complètement rafraîchie. Pour être bien franche, j'aime autant prendre dix livres au bout des bras que sur les hanches. Et pourtant, mon nouveau Larousse gastronomique ne fait pas dans le régime minceur. On y trouve 4000 entrées de «Abaisses» à «Zuppa Inglese» et 3000 recettes qui vont des «abattis Babybas» aux «zestes de citron confits dans le vinaigre». Entre ces deux extrêmes, il y a un monde et plusieurs continents qu'il fait bon parcourir en salivant.

La première édition du Larousse gastronomique date de 1938 et fut écrite sous la direction du cuisinier français Prosper Montagné, assisté du docteur Gottschalk pour la partie historique, scientifique et médicale. La dernière édition remontait à 1984 et ne correspondait plus au goût du jour, leste et digeste. Le comité gastronomique qui a cuisiné cette dernière version est présidé par le grand toqué Joël Robuchon. Des goûteurs professionnels (restaure-

teurs, écrivains, professeurs et journalistes) se sont ajoutés à l'équipe pour rédiger un ouvrage à la fois savant et sensuel. Les planches d'illustrations et les photographies ont été complètement remplacées dans une mise en page appétissante. Les recettes sont puisées, pour la plupart, dans le répertoire des chefs cuisiniers français actuels et servent davantage à donner l'exemple qu'à enseigner la cuisine.

Pour la première fois de son histoire, le Larousse gastronomique mentionne l'existence d'une cuisine québécoise. Il fait état de la réalité culinaire des petits cousins d'Amérique sans trop rater la tire. On y parle des canards du lac Brome, des crosses de violon, de caribou, de saumon de la Gaspésie, de sirop d'érable mais aussi de vins. «Les vins, vendus par les magasins d'État et grevés de lourdes taxes, restent chers. Aussi beaucoup de Canadiens continuent-ils à faire leur vin chez eux, à partir de jus de raisin concentrés de Californie.», peut-on lire à la case «Canada». Ravie de l'apprendre.

Mon Larousse gastronomique ne serait pas véritablement français si on n'y trouvait pas quelques termes anglais comme «carrotcake» (pour gâteau aux carottes), «cheesecake» (pour gâteau au fromage), «doughnut» (pour beigne) et «fudge» (pour fudge). Peu importe la langue, mon nouveau dico n'est pas à court de mots mais il lui manque un seul adjectif: «exquis», tout simplement.



Le journalisme t'intéresse?

Tu es inscrit à temps plein dans un cégep ou un collège du Québec?

Alors le Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR est pour toi.

- Fais-nous parvenir un article critique (au moins 800 mots) sur une manifestation qui concerne la vie sociale et culturelle d'ici: par exemple un film, un livre, un événement culturel ou sportif.
- Parles-en à ton professeur de français car ce concours peut aussi être réalisé dans le cadre de tes cours.

La date limite des envois des textes au journal *Le Devoir* est le 21 mars 1997. La remise des prix aura lieu en mai 1997.

À gagner?

Plusieurs prix tels un ordinateur, des bourses d'études ou des dictionnaires, sans oublier la publication de ton article critique dans *Le Devoir*.

Pour en savoir plus au sujet des modalités de participation, informe-toi auprès de ton professeur de français.

LA FONDATION DU DEVOIR

GUÉRIN

MUSÉE STEWART AU FORT DE LA SAINTE-CHÉLIE

AQPF
Association québécoise des professeurs de français

loto-québec

Hydro Québec

Dictionnaires Le Robert

L I T T É R A T U R E J E U N E S S E Q U É B É C O I S E

La frite fantôme et autres contes Maboul

LE VAMPIRE

AUX MILLE CARIÉS N° 1

LA FRITE FANTÔME N° 2

Philippe Chauveau, illustrés par Rémi Simard, Série Les Aventures de Billy Bob, Boreál, Maboul, 54 p.

LE VAISSEAU DU DÉSERT N° 1

UN AMOUR

DE FRAMBOISIER N° 2

Jean-Pierre Davids, illustré par Claude Cloutier, série Les Méaventures du roi Léon, Boreál, Maboul, 54 p.

GISÈLE DESROCHES

Une frite fantôme! Faut le faire! Ou plutôt, faut l'écrire! Il faut aller jusqu'au bout et il faut encore l'illustrer! Cette idée loufoque ainsi que d'autres tout aussi sautées (un vampire aux dents cariées allergique aux brosses à dents, un framboisier amoureux fou d'un lion, une montgolfière fonctionnant à la levure et à la

soupe aux pois... un chameau nommé Bill (chameaubile) dont les bosses servent de réservoir...) se bousculent dans la nouvelle collection Maboul des éditions Boreál. Ça aurait pu tomber à plat mais c'est aussi amusant que stimulant. Tout à fait «Maboul» en effet: un humour débridé, des comparaisons loufoques (telles que «une idée lui traversa l'esprit comme une fourchette traverse une saucisse»), des personnages caricaturaux, des situations impossibles. Les histoires se tiennent cependant, c'est-à-dire répondent aux impératifs de leur propre logique, et tout est orchestré pour le pur plaisir de l'imagination. Deux séries se partagent les quatre premiers volumes: *Les Méaventures du roi Léon*, de J. P. Davids, déjà installées dans le format junior (Contes du Chat gris et suivants) et illustrées par Claude Cloutier, ainsi que *Les Aventures de Billy Bob*, nées d'un duo aussi délectant que bien assorti: Philippe Chauveau et Rémy Simard. D'une grande lisibilité, faits de phrases courtes et de beaucoup d'ac-

tion, les quatre premiers volumes promettent les lecteurs dans des univers surprenants et bifurquants dans des directions aussi inattendues qu'invisibles. L'humour est dominant, des illustrations noir et blanc surgissent à chaque double page. On a tout de suite envie de l'offrir à une lectrice ou un lecteur débutant. Dès sept ans.

1. *La Frite fantôme*, page 46.

LES ARTS
EXPOSITIONS

Portrait d'une bohème post-moderniste

Une rétrospective new-yorkaise pour Nan Goldin, la photographe controversée

I'LL BE YOUR MIRROR
Nan Goldin
Whitney Museum of American Art,
New York
Jusqu'au 5 janvier 1997

MAURICE TOURIGNY

New York — Depuis quelques années, les images de Nan Goldin sont omniprésentes; dans les galeries d'art et les musées, dans les librairies, dans les magazines de mode, ces photos aux couleurs souvent dérangeantes et aux sujets parfois sensationnels nous saisissent et nous lancent au visage les faits et gestes des amis de Goldin dont elle «documente» les vies depuis plus de 20 ans.

Jusqu'au 5 janvier, le Whitney Museum de New York présente une rétrospective de taille comprenant près de 300 photographies de Goldin, montée par la conservatrice Elisabeth Sussman et le photographe David Armstrong, un ami de toujours de l'artiste.

Malgré son âge (elle est née en 1953), Nan Goldin a exercé une influence marquée sur la photo d'art et sur la publicité. Son art demeure matière à controverse et l'exposition du Whitney ne fera pas taire les voix qui questionnent l'importance et la profondeur de son œuvre. De tout temps, les artistes ayant choisi l'autobiographie ont couru le risque de voir leur production traitée d'exhibitionniste, de geste gratuit qui transforme le spectateur ou le lecteur en voyeur impissant et passif. Goldin n'échappe pas tout à fait à ce blâme un peu simpliste mais tout de même un peu vrai.

Les autoportraits nombreux, les visages récurrents de ses proches à divers moments de leur vie rendent public le privé. Goldin ne cache ni n'embellit sa réalité; les visages tuméfiés par les attaques d'un partenaire enragé, l'aiguille qui perce la veine et qui lui livre l'irrésistible, l'abandon d'une masturbation, la fête démesurée des travestis... Goldin nous rend témoins de toute sa vie; elle braque sa caméra sur ce qui n'avait jamais été saisi. Mais jamais elle ne juge, jamais elle n'observe cliniquement. Goldin participe, elle arrête les scènes de son quotidien, elle révèle le sujet autant que la photographe; elle choisit des éclairages au flash aussi crus que les instants qu'elle fige; elle flaire les couleurs folles des lieux clos.

Jeux dangereux

Ses images des années 70 et du début des années 80 disent l'excès et la tristesse de sa vie... la chute était inévitable. Les jeux dangereux de cette bohème post-moderniste, la mort qui bondit au détour d'une fête, d'une

aventure tellement invitante, tout annonce la tragédie à venir.

Après une cure de désintoxication de plusieurs mois, privée de ses caméras et coupée du monde, Goldin revient à New York en 1989 dans le plus creux de la dévastation. Ses amis sont morts ou se meurent, le sida avale ceux qui hier encore jouaient avec elle. Alors dans la lumière naturelle, loin des caves et des lofts sombres, elle entreprend une chronique urgente. Elle organise des expositions militantes que personne à New York n'a oubliées, elle accuse bruyamment les gouvernements, elle rejette à haute voix une subvention du National Endowment for the Arts et elle se remet au travail; il faut maintenant vivre aussi pour ceux qui sont tombés, garder la vie de ceux qu'elle aime.

Goldin n'y va pas avec le dos de la cuillère. Bien des images sont investies d'une grande charge émotive, d'une douleur incontournable. Certaines des photos éveillent des réactions physiques chez le spectateur. Les photos extraites de la série *The Ballad of Sexual Dependency* n'ont rien perdu de leur brutalité, et leur force de choc ne s'est pas émoussée; à les voir de nouveau, on reconnaît l'indéniable audace de Goldin, sa capacité de se livrer tout entière à notre regard, sans censure, sans mitiger son émotion. On accuse Goldin de bien des maux mais on ne peut jamais mettre en doute son honnêteté dévorante.

La canonisation des excessifs

La plus répandue de ces accusations est la «glamourisation» d'un monde sous-terrain, la canonisation des excessifs. Pourtant on n'a qu'à bien s'ouvrir les yeux pour voir que Goldin ne béatifie personne, qu'elle ne recrute ni ne condamne. Elle ouvre tout simplement pour chacun de nous ses carnets intimes.

Qu'elle s'arrête au brillant des travestis en parade, à l'immobilité des hommes à leur fenêtre, à la «purification» des femmes au bain, au repos ou au jeu des corps au lit, bref peu importe son sujet, une tristesse émerge de presque chaque image. Et pour moi, ce sentiment est redoublé quand on prend les photos en groupe, en rétrospective.

Que ceux qui cherchent l'évocation douce, la suggestion discrète ou la métaphore s'abstiennent. Golden frappe dur. Le danger de l'art-giffle est que parfois, une fois le choc passé, il en reste peu de choses. J'ai le sentiment que Goldin me dit tout et pourtant me laisse sur ma faim, me prive de ma part de travail à faire, me retourne chez moi sans souvenirs d'images qui resteront longue-



Joey at the Love Ball, NYC, 1991.

PHOTO NAN GOLDIN

ment dans quelques coins de moi et qui ressurgiront sans prévenir, à leur gré. L'immersion que propose la rétrospective sert donc bien l'art de la photographe: art immédiat, art choc, art qui appelle une bouffée

d'émotions et de réactions. Notre époque semble en être une «in your face» comme disent les Américains, un temps où les choses nous sont lancées au visage. L'art de Goldin participe pleinement de cette ten-

dance. Mais à bien y penser... est-ce l'époque ou le médium? L'autobiographie offre-t-elle une autre allée que celle de la franchise brutale? Le Caravage, Francis Bacon, Gide, Emily Dickinson, par le choix de «l'auto-

biographie» ne sont-ils pas «in your face» eux aussi?

La forme «rétrospective» pour une artiste aussi jeune comporte un danger évident: quel créateur à 40 ans compte assez d'œuvres puissantes pour en «meubler» un étage de musée? D'ailleurs à ce chapitre, Goldin se tire bien d'affaires: le travail des conservateurs quant au choix des images est louable. J'ai des réserves quant aux photos d'Asie; elles m'apparaissent étrangères à leurs sujets, platement distancées des jeunes prostituées, elles m'apparaissent observatrices. Goldin a-t-elle vraiment saisi ceux qu'elle a ici photographiés? Proximité physique n'est pas forcément synonyme d'échange.

Les paysages des dernières galeries viennent surprendre le spectateur, de même que certaines images que j'hésite à qualifier de champêtres. Ces nus dans la nature et ces pavages de campagne et de ville mettent Goldin sur une nouvelle piste passionnante.

La force de Goldin: nous montrer la part de soi dans l'autre.

AGAC
ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN

324, boulevard Saint-Joseph Est, Montréal
(514) 843-3334

Service offert au public:
CEOA
(Centre d'évaluation d'œuvres d'Art)

Accessible sur Libertel:
<http://www.libertel.montreal.qc.ca/info/assoc/galleries>

ARTISTES DE LA GALERIE

Du 30 octobre au 23 novembre

GALERIE Lilian Rodriguez
3886, rue Saint-Hubert Montréal
Renseignements: 281-8556

CARLOS GALLARDO et **JENNIFER MACKLEM**

Jusqu'au 16 novembre

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h, le samedi de 12 h à 17 h
Avec la participation du ministère de la Culture du Québec

GALERIE ELENA LEE VERRE D'ART

ANNIVERSAIRE 20 ANS

14 artistes innovateurs, 12 artistes prometteurs, lancement d'un catalogue couleurs: l'historique de la galerie et du verre d'art au Canada.

Jusqu'au 9 novembre 1996

1428, SHERBROOKE OUEST
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h, le samedi de 11 h à 17 h
Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

BETTY GOODWIN
«Pieces of Time»
Jusqu'au 9 novembre 1996

GALERIE RENÉ BLOUIN
372 OUEST, RUE STE-CATHERINE, CH. 501
MONTRÉAL TEL.: (514) 393-9969

LOUISE ROBERT
Œuvres récentes
jusqu'au 9 novembre 1996

GALERIE GRAFF
963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4 tél.: (514) 526-2616

GALERIE TROIS POINTS JOCELYNE AUMONT

STÉPHANIE BÉLIVEAU
PEINTURES PRIMAIRES
Du 19 octobre au 16 novembre

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
Montréal Tél.: (514) 866-8008
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h, le samedi de 12 h à 17 h

ENCAN SILENCIEUX
Du 20 octobre au 1er novembre 21h

60 œuvres de nombreux artistes de renom dont:
Appel, G. Braque, C. Carrette, S. Cosgrove, L. Gervais, L. Jacque, H. Masson, R. Roussil, W. Ronalds, T. Tobias, C. Séguin, J. Smith et bien d'autres.

Maison d'Art Fra Angelico
1320, Wolfe, Montréal (métro Beaudry) Tél.: 522-9990
Exposition YVES LABELLE «Paysages et nues» du 3 au 15 novembre

MONTREAL

Le réseau des galeries d'art contemporain...

PROFIL, 1957 - 1996
40 années de gravure

Pour l'événement: lancement d'une monographie et de 16 nouvelles estampes

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Edmund Alleyn
Slow Dance

Du 19 octobre au 16 novembre
Vernissage le 19 octobre à 16 h

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

DAVID MAC LEOD
du 18 au 31 octobre
VERNISSAGE le 20 octobre

JABER LUTFI
Du 1er au 14 novembre
VERNISSAGE le 3 novembre

GALERIE L'AUTRE ÉQUIVOQUE
333, RUE CUMBERLAND OTTAWA
TÉL.: (613) 789-7145
Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30, le dimanche de 13 h à 17 h 30

DENIS JUNEAU
RÉTROSPECTIVE 1955 - 1996
JUSQU'AU 26 OCTOBRE

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112
Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

MAIS QUI EST DONC MARCEL BARIL?

L'INTÉGRALE DE L'EXPOSITION PRODUITE ET RÉALISÉE PAR LE MUSÉE DE CHARLEVOIX.

PROLONGATION JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 1996

MARCHÉ BONSECOURS MONTRÉAL
350, rue Saint-Paul Est, Montréal

LE DEVOIR **CKAC730**

Le marché saisonnier des producteurs agricoles est ouvert jusqu'à la fin octobre.

OTTAWA

EASTMAN

niverin-anlogos
ART CONTEMPORAIN

Programmation octobre
Didier Sancey
197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646
Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

QUÉBEC

Lili Richard
Tolem
20 octobre - 14 novembre

GALERIE ESTAMPE PLUS
49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

LA GUIDE GRAPHIQUE MONTRÉAL

Jusqu'au 31 octobre 1996 • Du 1^{er} au 30 novembre 1996

Marc-Antoine NADEAU Mireille MORENCY-LAY
ANAÏT Richard LACROIX
Tobie STEINHOUSE Simone et Henri JEAN

9, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal Tél.: (514) 844-3438
Du lundi au samedi ouvert de 10 h à 18 h Dimanche de 12 h à 17 h

LUCIE LACERTE
Jusqu'au 31 octobre

LOUIS-PIERRE BOUGIE
Du 3 au 27 novembre
Vernissage: le dimanche 3 novembre à 14 h

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

LOUISE PAILLÉ
«DANSE MACABRE»
du 17 octobre au 16 novembre 1996

Galerie Yves Le Roux
5505, boul. Saint-Laurent, espace 4136, Montréal Tél.: 495-1860 Fax: 495-3989

Des allures de monument

BERNARD LAMARCHE

 Carlos Gallardo
 Galerie Éric Devlin
 460, rue Sainte-Catherine Ouest,
 espace 403
 jusqu'au 16 novembre

Il est des thèmes qui reviennent sans cesse, et celui de la mémoire est un de ceux-là. À cause de l'abon-

dance dont fait l'objet ce sempiternel credo de l'art actuel, la difficulté d'y trouver une assise percutante complexifie passablement la tâche de qui-conque s'y arrête, artiste ou spectateur. On ne recense plus les travaux qui s'inscrivent sous cette bannière. Il y a la mémoire de la peau, du geste, des objets et des lieux. Celle de la terre, la mémoire historique, ou encore la photographie comme mémoire. Il y

a aussi les trous de mémoire et l'oubli. À l'intérieur de cette zone revisitée de toutes parts, les productions artistiques s'entrechoquent et n'arrivent pas toujours à ressortir de la ruine, de façon à entrer dans la nôtre, notre mémoire, celle du spectateur. À travers cela, les œuvres de Carlos Gallardo, né à Buenos Aires et travaillant à Montréal depuis une dizaine d'années, s'attardent à un aspect de cette vaste thématique, celui de la commémoration, et ses œuvres sur toiles prennent l'allure de véritables petits monuments.

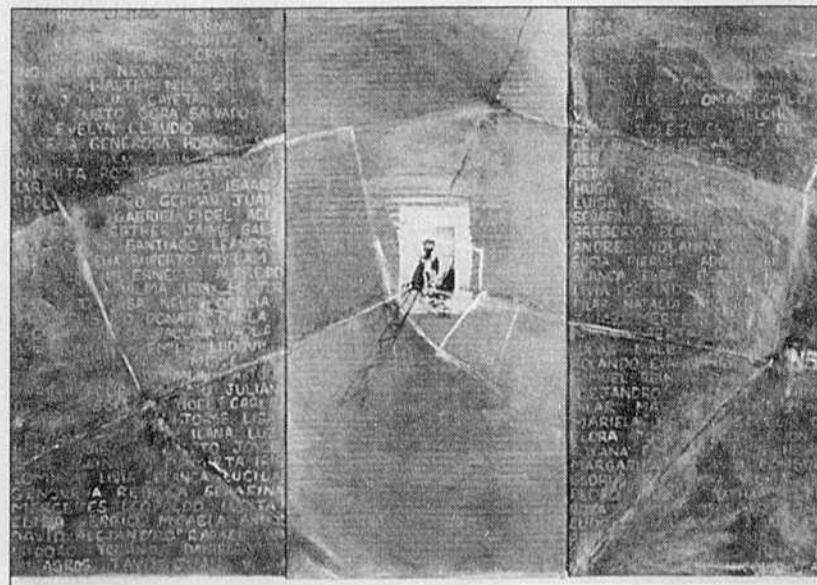
Le modèle du Vietnam Veterans Memorial

Les œuvres les plus marquantes et intrigantes sont celles où la figuration est réduite à son minimum. Sans être totalement abstraits, car y émergent parfois, embrouillées, de rares figures humaines, ces tableaux contiennent des graphies dont le rôle est strictement d'organiser l'espace pictural. Ici, l'apport de l'expertise de Gallardo en scénographie et en graphisme est le plus évident. Ces larges panneaux, dont les fonds de couleurs grisâtres rappellent des ardoises rugueuses, ne conservent qu'un réseau de lignes orthogonales qui reprennent en le trituant le cube scénique du tableau. En résultent des espaces cubiques, mis en abîme, ouverts, déconstruits, où les cubes démultipliés sont désertés. Déserts, sauf pour une petite photographie qui revient, transférée sur la toile, représentant la silhouette d'un enfant en costume clownesque, dans un coin, esseulé. De cette image, Gallardo dira qu'il s'agit d'un portrait de lui enfant, qui aura su s'immiscer dans son souvenir, puis dans ses œuvres. À la surface des toiles, une accumulation de noms inconnus associés à des numéros anonymes accusent la plénitude de la surface.

Ce culte du vestige, cette manière de garder la mémoire vivante, tout en ne cherchant pas à héroïser l'individu, vient brouiller les frontières du privé et du public. Gallardo projette ses souvenirs dans un espace qui mime des scènes où se conjugue une métaphore du spectaculaire avec l'effacement de la petite figure mystérieuse. De larges



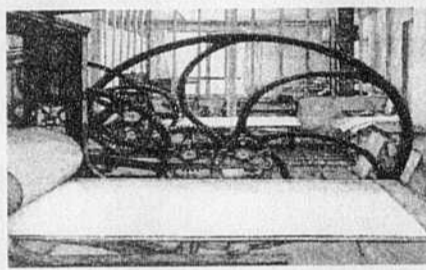
Outre ciels: Chimère, triptyque, de Carlos Gallardo.



GALERIE ÉRIC DEVLIN

Triptyque, 1995, de Carlos Gallardo.

ESTAMPES ORIGINALES

 anciennes et
 contemporaines
 EUROPÉENNES
 AMÉRICAINES
 JAPONAISES
 AUTOCHTONES
 DÉCORATIVES
 CANADIENNES


SALON DE L'ESTAMPE

MONTRÉAL 1996

• Marchands

• Ateliers

• Démonstrations

19 & 20 octobre
11h à 18h
**HÔTEL
RUBY FOO'S**

 7655 boul. Décarie
 Montréal, QC
 (Métro Namur)

 Admission: 3\$
 Enfants 12 ans et moins, gratuit
 Info: (514) 465-0036

Catalogue gratuit Tirage d'une estampe Stationnement gratuit

Organisé par la SOCIÉTÉ DES COLLECTIONNEURS D'ESTAMPES DE MONTRÉAL

UN CIRCUIT D'ART ET D'ARCHITECTURE
 EN VIDÉOCAR DE LUXE
 accompagné par Pierre-Richard Bisson, architecte et historien de l'art
 diplômé de l'Université de Paris / Panthéon-Sorbonne.

1-3 nov. : «Une passion pour Renoir»
 l'exposition du 40^e anniversaire du Clark Art Institute à Williamstown

Itinéraire détaillé sur demande :
 VOYAGES LA PROMENADE
 TÉL.: (514) 974-2633 ou 1-800-265-0218

100 JOURS D'ART TEMPORAIN

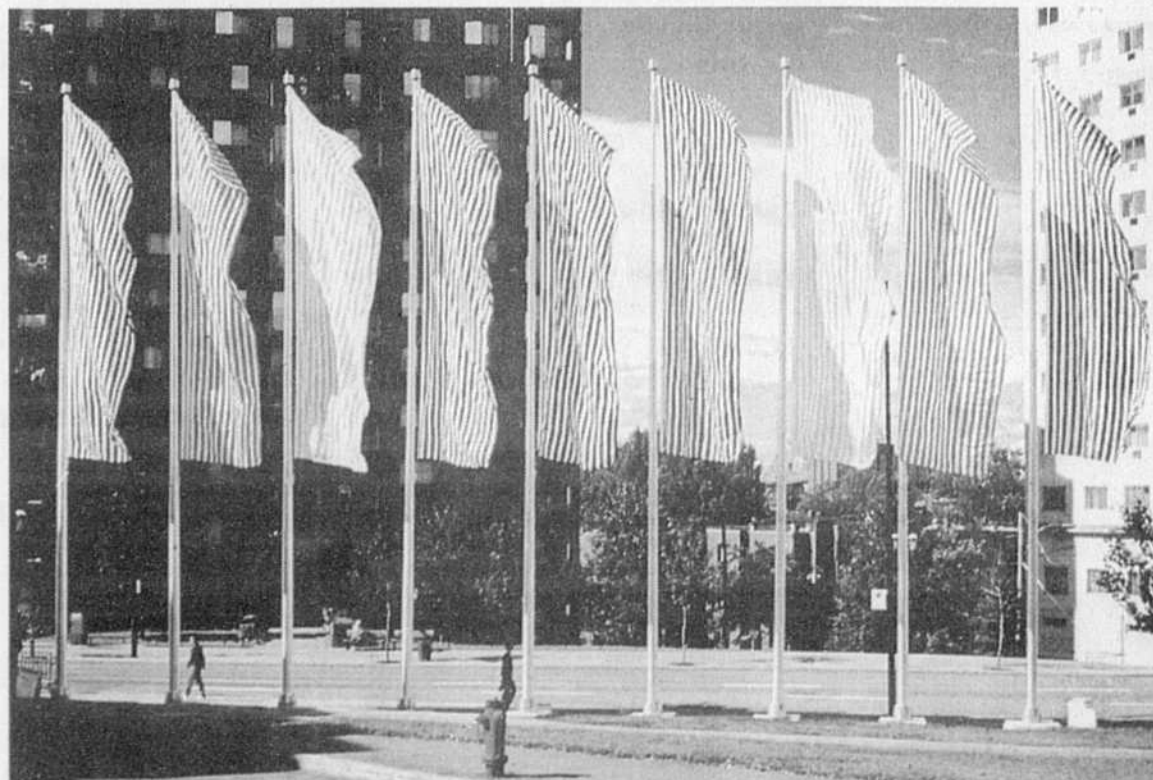
11^e édition 1^{er} septembre 24 novembre 1996

 Chuck Samuels
 Chen Zhen
 Philippe Raphanel
 5 octobre — 24 novembre

 Komar et Melamid
 16 octobre — 3 novembre

 Multimédia
<http://www.odyssee.net/~ciac>

 «PROMENADE,
 l'art dans la ville»
 1^{er} septembre — 24 novembre
 une présentation

 LES ARTS
 du Maurier


Daniel Buren, Neuf couleurs au vent, 1984-1996. Installation au coin des rues Sherbrooke et Amherst. Photo: Guy L'Heureux. Courtesy du CIAC. Production: Centre international d'art contemporain de Montréal dans le cadre des Cent jours d'art contemporain de Montréal.

 Centre international d'art contemporain de Montréal
 314, rue Sherbrooke Est • De midi à 19 h • Du mercredi au dimanche
Renseignements : 288-0811

CROWN PLAZA METRO CENTRE LE DEVOIR VIDEOPHOTOGRAPHIE CIBL 101.5 FM La Radio Libre!

 murs, un coin d'espace, suggérés par le dessin, soulignent la planimétrie de cette géographie souterraine. Par exemple, une œuvre comme *La Segunda Memoria*, de 1994, fonctionne le mieux selon ces principes.

Ici, impossible de ne pas penser au monument architectural de Maya Ying Lin pour les disparus de la guerre du Vietnam, érigé à Washington en 1982, sous l'administration Carter. Cette œuvre de granite est constituée de deux panneaux triangulaires gigantesques (493,5 pieds de long) partiellement enfouis dans le sol, réunis à un angle de 125 degrés où ne sont inscrits pas moins de 58 000 noms de personnes mortes, disparues ou emprisonnées au Vietnam. Ce rassemblement de noms évite les mécanismes usuels de

l'histoire qui érige en héros une figure unique, préférant plutôt commémorer une masse d'individu, une communauté. De façon tout à fait impressionnante, Gallardo réussit à réduire ce dispositif à l'échelle tabulaire. Les œuvres de Gallardo niment les opérations matérielles du monument, et le texte fonctionne de la même manière.

Au sujet de la partie

Ces théâtres de pierre sont parfois visités par des iconographies vaporeuses qui montrent des groupes de personnes vêtues d'habits folkloriques. Ces images sont recouvertes d'un film cireux qui peut pouvoir désigner la perte de précision des souvenirs dans l'écoulement temporel. Ce truc formel appuie peut-être fortement l'idée du manque, de la défaillance de la mémoire, mais n'est pas étranger à la sédimentation suggérée par l'aspect pierreux des autres œuvres. Mais encore, les matériaux mnémoniques que l'artiste utilise

 pour signifier le retour du passé suspendu temporairement l'écoulement du temps: lettres, photographies anciennes, etc. Un tableau comme *Autres ciels: Perplexité*, de 1995, un large diptyque où revient la figure de l'enfant, reprend des outils maintes fois rencontrés ailleurs, mais dont la mise en scène acquiert ici des valeurs autrement significatives. Le cube scénique effondré et le coin de chambre traumatique reviennent hanter l'espace de la représentation et deviennent une sorte de *modus operandi* de la production de Gallardo.

Il en résulte comme un ajustement, un synchronisme entre les propriétés spatiales de l'image et le mode de vision scénographique que l'artiste essaie de mettre en place. Ces architectonies scéniques rendent un caractère spatial de l'expérience en associant anonymat, folklore et théâtre, afin de recréer les traces de la propre identité de l'artiste au sein de cette faculté lacunaire qu'est la mémoire.

Avis aux artistes et aux artisans

Ville de Montréal

 Service de la culture
 Division du soutien au
 développement culturel

La Ville de Montréal informe les artistes et les artisans des modalités de demande de permis de vente sur le domaine public qui s'appliquent pour l'année 1997 en vertu du Règlement sur l'exposition et la vente d'œuvres artisanales, picturales ou graphiques sur le domaine public (R.R.V.M., c. E-7).

Modalités et échéancier

Les formulaires d'inscription ainsi que des copies du règlement seront disponibles lors de l'inscription à l'endroit mentionné ci-après. Le bureau des permis est ouvert tous les jours de 8 h 30 à 16 h 30.

 La période d'inscription aura lieu du 21 octobre au 1^{er} novembre 1996 inclusivement, à l'endroit mentionné

ci-après, aux heures normales d'ouverture du bureau.

L'évaluation des demandes de permis se déroulera du 11 au 22 novembre 1996. À ce moment, la présence des requérants est obligatoire aux fins de présentation de leur dossier. La date et l'endroit de ce rendez-vous seront communiqués lors de l'inscription et de la remise du formulaire dûment rempli.

Lieu d'inscription et d'information

 Service des permis et inspections
 Ville de Montréal
 303, rue Notre-Dame Est
 1^{er} étage
 Montréal (Québec)
 H2Y 3Y8

Montréal, le 19 octobre 1996

 Le greffier,
 Léon Laberge

ARTS

ARTS VISUELS

Quand la peinture traverse l'histoire

BERNARD LAMARCHE

LES HORIZONS D'ATTENTE

Edmund Alleyn, 1955-1995
Musée d'art de Joliette,
jusqu'au 12 janvier 1997
145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette
Musée de Québec
Du 7 mai au 21 septembre 1997

Grâce au travail du conservateur Gaston St-Pierre, on peut voir en ce moment au Musée de Joliette une rétrospective serrée des œuvres d'Edmund Alleyn, un artiste québécois qui a su bousculer à quelques reprises la petite histoire des arts visuels au Québec depuis le milieu des années 50 jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit d'un petit événement en soi, car c'est la première fois qu'une institution jette un « regard rétrospectif » sur la production de cet artiste. L'exposition, à cause d'une taille réduite (43 œuvres) qui oblige forcément des trouées dans la continuité temporelle de la production de l'artiste, offre un survol rétrospectif articulé autour de thématiques précises — la suspension du temps et la présence symbolique de l'eau. Cela permet aux organisateurs de justifier certaines avenues récurrentes de cette production qui selon eux méritaient une attention soutenue.

De cette segmentation sélective, Gaston St-Pierre, dans le catalogue d'une belle qualité qui accompagne l'exposition, s'explique en ces termes: « Ce regroupement thématique a surtout été conçu en fonction d'une application de la règle de l'unité de lieu, de temps et d'action qui régitait autrefois le théâtre classique. » À travers le caractère polymorphe de sa production — Alleyn est passé de l'abstraction, puis à une formule hyperréaliste, en passant par un art plus pop ou encore médiatique —, on a voulu retrouver un esprit caractéristique, celui d'un engagement singulier de l'artiste à cerner une tension qui tient plus d'une métaphysique de l'objet que d'une représentation purement hyperréaliste. En ce sens, l'exposition cherche à définir un type de rapport au surréalisme qui vient moins d'une pratique automatiste, celle qui domine tout un pan de l'histoire de l'art québécois, que d'une vague plus ouvertement figurative du mouvement européen, on pense ici à Magritte ou à Delvaux. Si, à l'intérieur de ce créneau bien défendu par le texte de St-Pierre, l'exposition comporte quelques choix d'accolage discutables, dans l'ensemble, le parcours dense qu'elle offre aux visiteurs ne s'essouffle pas dans le surnombre d'objets, et la présentation des œuvres est à la hauteur de ce propos spécifique.

Edmund Alleyn devant l'une de ses toiles, *Slow Dance*, peinte en 1996.

JACQUES NADEAU

Depuis 1955...

La mise en récit des œuvres de l'exposition débute en 1955, soit une année après le coup porté par Alleyn en 1954, à la dernière exposition automatiste, *La Matière chante*. À cette époque, Alleyn avait envoyé, avec Jean-Paul Lemieux, des tableaux « faussement » automatistes à l'exposition cautionnée par Borduas lui-même, sous un pseudonyme, de façon à en tester la réception. La mystification avait alimenté un débat fort animé au sein des troupes automatistes et de leurs opposants. L'exposition de Joliette ne ressasse pas cette période mais montre combien Alleyn participait d'un type d'abstraction lyrique à la fois proche et volontairement impertinente face à celui des automatistes. On remarque, dans ces structures de paysage, une facture sensiblement différente, mais aussi une coloration en tons rompus qui tranche avec les teintes plus lumineuses retenues par les premiers.

C'est peut-être ici que l'accolage des œuvres est le plus discuté. Sous le thème « Le temps suspendu », la première salle rassemble ces œuvres historiques avec la production plus récente d'Alleyn. Cette dernière représente en camaïeux des alignements d'objets usuels campés dans des scènes élisabéthaines désertées qui provoquent une défamiliarisation face à ces objets, les rendant insolites. C'est qu'à vouloir établir une parenté de facture entre ces œuvres

séparées de 30 ans, on se rapproche, sans doute involontairement, d'un discours qui anticipe les germes d'une période historiquement déterminée dans une production antérieure. Ce type de télescopage trompeur garde le danger de faire « parler » les œuvres indument. Dans cette même salle toutefois, la manière judicieuse d'accrocher en séquence linéaire les gouaches hyperréalistes de 1995 force à un balayage horizontal de l'œil, trompe la potentielle monotonie des œuvres et accentue la portée surréaliste qu'elles cherchent à avoir.

Le thème de l'eau

Cet accrochage résonne très significativement avec les œuvres présentées dans la seconde salle, autour du thème de l'eau. Ici, on prend conscience de l'importance que ce motif a pu avoir dans la production d'Alleyn, que ce soit par exemple pour l'installation pop de 1973-74, *Red Sunset*, ou pour *Skin* de 1985, où le recadrage du plan d'eau associe la profondeur abyssale et la surface truquée de la représentation. Ces œuvres s'adressent au champ de vision du spectateur, soit en s'appropriant l'espace réel de la

galerie, soit en jouant sur l'indifférence visuelle (par le coucher de soleil et les attitudes des personnages), soit par une ouverture panoramique de l'espace de représentation. Le champ de vision est mis en abyme, redoublé, et montre l'impossible évaluation de l'étendue couverte. Ce travail de l'œuvre était déjà activé dans l'autre

salle dans le déplacement obligatoire du spectateur dans l'espace, et par la frise de mises en scène d'objets peints. Et ces dynamiques ne sont pas totalement étrangères aux thèmes abordés par l'exposition.

Conjointement à cet événement, la Galerie Christiane Chassay, au quatrième étage du 372, Sainte-Catherine Ouest, ouvre aujourd'hui une exposition consacrée aux toutes dernières œuvres d'Alleyn. Aux dires de Gaston St-Pierre, « l'exposition en galerie commence là où celle du musée finit ». On pourra constater la direction prise par les travaux de l'artiste et ainsi compléter le regard rétrospectif entamé à Joliette. De cette façon, on pourra davantage saisir les particularités imprécises de cette imagerie, dont l'évaluation face aux modèles de l'histoire reste encore à faire.

DENIS JUNEAU

Rétrospective
Galerie Waddington-Gorce
1446, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 26 octobre

Autre petit événement à caractère historique, la galerie Waddington-Gorce présente des prélèvements de tableaux et de sculptures tirés de la carrière de Denis Juneau. On est conviés à revoir des moments forts de cette production à travers une série d'échantillons (au nombre de 19) représentatifs de sa peinture. L'intérêt majeur de cette petite exposition, c'est que toutes les toiles présentées là, sauf une, sont inédites. De plus, c'est une autre occasion de se familiariser avec un épisode important de l'histoire de la peinture moderne au

Québec, et de voir également les ramifications de la production d'un artiste qui a fait partie de cette histoire et qui poursuit son engagement envers l'art abstrait après de nombreuses années de pratique.

Juneau se retrouve d'une certaine façon à l'opposé de la pratique d'Alleyn. Après avoir touché à l'automatisme au tout début de sa carrière, il s'est rapidement tourné vers un art où les formes géométriques constituent l'ensemble d'un vocabulaire plastique perpétuellement renouvelé. Il a débuté dans les années 60 au sein de la seconde génération des plasticiens, avec des expérimentations optiques organisant la surface selon une trame orthogonale dont la syntaxe distinctive s'est prévalu d'une place dans l'histoire de notre peinture. S'il a régulièrement regagné l'Europe pour nourrir ses explorations, contrairement à Alleyn, c'est Mondrian qu'il aura choisi comme modèle.

Sauf pour la série des *Spectrorames* de 1970, qui intégrait les spectateurs dans l'organisation de l'environnement de la galerie en leur faisant déplacer des panneaux abstraits, absente pour des contraintes évidentes d'espace, la plupart des plages d'intérêt de l'artiste sont représentées dans cette exposition. Toutes ces propositions reprennent différentes modalités de configuration spatiale. On peut y voir les vibrations optiques laisser leur place à des essais de superpositions sur la toile de surfaces colorées, puis à des gouaches très récentes où émergent des formes géométriques tridimensionnelles calligraphiques sur fond de couleurs vaporeuses. À découvrir, donc, ou à retrouver avec plaisir.



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 19 octobre au 24 novembre 1996

La Nouvelle Collection

du Service de Prêt et Vente d'œuvres d'art

Vous êtes invités

à rencontrer les artistes au vernissage

le dimanche 20 octobre de 14 h à 16 h

(Toute personne qui effectuera un achat ou une location d'œuvre d'art durant la période de l'exposition sera éligible à gagner une œuvre originale.)

Entrée libre • Accessible par ascenseur

HORAIRE DE LA GALERIE:

du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h

lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h

samedi et dimanche de 13 h à 17 h

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Vernissage

DANIÈLE ROCHON

Rencontre avec l'artiste

Les samedi et dimanche 19 et 20 octobre de 13h à 17h

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TEL.: (514) 933-4406

lundi au samedi 10h00 - 16h00 - dimanche 12h30 - 17h30

objets
du désir

CIRCA

GALERIE 1 GUY NADEAU

GALERIE 2 CAROLE CLIFF

Vernissage aujourd'hui le samedi 19 octobre de 12 h 00 à 17 h 30

JUSQU'AU 16 NOVEMBRE 1996

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

GALERIE TANSU

ANTIQUITÉS CHINE ET JAPON

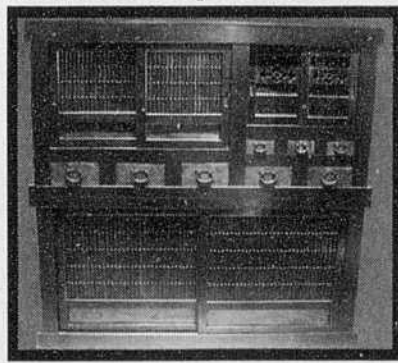


La galerie Tansu ouvre les portes de son nouvel espace.

Meubles
traditionnels

Bouddhas
objets lacqués

Porcelaines
céramiques
bronzes



Kimonos
obis
textiles

Figurines
estampes
gravures

Création et réalisation de décors japonais

Du lundi au samedi 10h-17h

1622 A, rue Sherbrooke Ouest, Montréal Tel.: (514) 846-1039

Dans les années 20, l'art du Groupe des Sept a provoqué une vive controverse. Qualifiés de « barbouillage criard » et « d'œuvre d'art la plus horrible » par les critiques, ces tableaux aux couleurs audacieuses et aux sujets surprenants cherchaient à donner un souffle moderne à l'art canadien. Venez au Musée des beaux-arts de Montréal voir ces œuvres, qui sont passées de scandaleuses à merveilleuses en 75 ans.



Le Groupe des Sept

J.E.H. MacDonald, Lawren Harris,
A.Y. Jackson, Arthur Lismer, Fred Varley,
Frank Johnston et Franklin Carmichael sont
sept artistes canadiens qui se réunissent
en 1920 à l'Arts and Letters Club, à Toronto.
Au cours des années, d'autres artistes
se joindront au Groupe, comme A. J. Casson
et Edwin Holgate, ou sont invités à exposer
à leurs côtés, tels Emily Carr, Bertram Brooker
et Prudence Heward. Le Groupe se disperse
en 1933, mais continuera d'exercer une
influence déterminante sur le développement
de l'art canadien.

Cette
exposition
a eu
beaucoup
de mauvaises
critiques



Le Groupe des Sept
l'émergence d'un art national
Du 3 octobre au 1^{er} décembre 1996

Lawren S. Harris, *Cabanes*, 1919, Ottawa, Musée des beaux-arts
du Canada. Photo: Arthur Goss, Photographie d'un dîner à
l'Arts and Letters Club, 57, rue Adèle Est, vers 1920.Pratt & Whitney Canada
Une société de United Technologies

Cinq façons d'en savoir plus sur le Groupe des Sept

Visites commentées, tous les mercredis

En français, à 11 h, 11 h 30 et 18 h;

en anglais, à 14 h, 14 h 30 et 17 h 30.

Gratuit avec droits d'entrée à
l'exposition.

Musée-causeries

« Emily Carr, amie du Groupe des Sept »

Les dimanches 6, 13 et 20 octobre,

à 14 h. Entrée libre.

Conférences

Le mercredi 16 octobre, 18 h:

« Le Groupe des Sept et la scène

artistique montréalaise francophone

des années 1920 », par Esther Trépanier,

professeure d'histoire de l'art à l'UQAM.

Le mercredi 30 octobre, 18 h:

« A. Y. Jackson et A. Lismer au Québec »,

par François-Marc Gagnon, professeur

d'histoire de l'art à l'Université

de Montréal.

Le mercredi 13 novembre, 18 h:

« Le Groupe des Sept et Paul-Émile

Borduas », par Charles C. Hill,

conservateur de l'art canadien au

Musée des beaux-arts du Canada

(cette conférence sera présentée

en anglais à 19 h 30).

Auditorium Maxwell-Cummings.

Entrée libre.

Vidéo

Le Groupe des Sept. L'émergence

d'un art national, réalisé par Catherine

Jeans pour Sound Venture Productions,

1995, 30 min. Présenté à l'entrée des

salles d'exposition.

Catalogue

L'étude la plus exhaustive sur le Groupe

des Sept à paraître depuis longtemps.

En vente à la Boutique et à la Librairie,

39,95 \$.

Le chiffre sept

vous portera-t-il chance?

Participez au concours organisé dans le

cadre de l'exposition et courez la chance

de découvrir des paysages saisissants.

À gagner: un voyage pour 2 personnes

en 1^{re} classe vers n'importe quelle

destination desservie par Via Rail,

et 6 nuits dans

un hôtel CP.

Les coupons

de participation

sont disponibles

au Musée.



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Cette exposition a été organisée et mise en tournée par le Musée des beaux-arts du Canada. La tournée a été rendue possible grâce à l'appui de Chubb du Canada, Compagnie d'assurance. La présentation à Montréal bénéficie du soutien de Pratt & Whitney Canada.

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi). Billets en vente aux comptoirs

Admission: (514) 790-1245 ou 1 800 361-4595. Pavillon Benajah Gibb, 1379, rue Sherbrooke Ouest.

Autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia. Information: (514) 285-2000

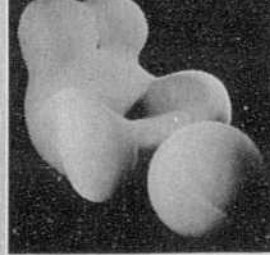
CANADIAN PACIFIQUE FORTORA

Société de la Culture et des Communications La Presse V/A QAO

Du 2 octobre au 15 décembre 1996

Chefs-d'œuvre du design italien

1960 1994

Gaetano Pesce,
Fautell Up 5 (Donna), 1969.
Mousse de polyuréthane
moulée, recouverte de tissu
élastique.
Coll.: Denver Art Museum.L'exposition, organisée par le Denver Art Museum,
est mise en circulation par The American Federation of Arts.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille, Québec. Renseignements: 643.2150.

Heures d'ouverture:

Lundi: fermé. Mardi, jeudi,
vendredi, samedi, dimanche:
11 h - 17 h 45.
Mercredi: 11 h - 20 h 45.Le Musée du Québec est subventionné
par le ministère de la Culture
et des Communications
du Québec.

LE DEVOIR

ALESSI / PHILIPS

6ème pain

AVANT SCÈNE

1455 rue Peel, Les Cours Mont-Royal, Montréal,
tel. : (514) 281-6782 fax : (514) 281-5605

FORMES

Viva Cuba

Une exposition haute en couleur

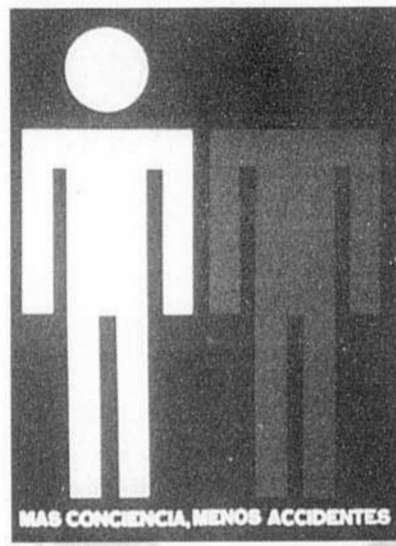
ANDRÉE MARTIN

Les affiches cubaines sont vives, colorées, humoristiques, sarcastiques, tantôt débordantes, tantôt sobres et épurées. Toujours vibrantes d'énergie, elles demeurent le fruit de créateurs de grand talent, trop peu connus ici. Leurs noms, René Azcuy, Eduardo Muñoz Bachs, Felix Beltrán, Raúl Martínez, Antonio Pérez Niko, Antonio Reboiro, Alfredo Rostgaard, et d'autres plus jeunes, réunis sous l'appellation Next Generation. Un monde et une histoire à découvrir!

Au Centre de design de l'UQAM, 1440, rue Sanguinet, jusqu'au 27 octobre

«Dentro de la Revolución, todos, fuera de la Revolución, nada»

(Au sein de la Révolution: tous, contre la Révolution: rien)
Fidel Castro, *Paroles aux intellectuels*, Discours de la Révolution, 1961



Beltrán, *Plus de conscience, moins d'accident*, 1969



Martinez, *Le Che et Camilo*, 1968

Images et histoires



Bachs, *Plaf*, 1989

On ne peut regarder les affiches cubaines de la période révolutionnaire sans y voir le reflet différé de l'histoire de cette nation. Tout un monde, politique, social et culturel, transparaît à travers ce concert de couleurs et de symboles. Dès les premières heures de la Révolution, l'affiche sert à promouvoir et à faire connaître, à la population, les grandes idées prônées par Fidel Castro. «*Les sept grandes personnalités de l'affiche cubaine dégagées pour cette exposition sont toutes de la première génération, explique Raymond Vézina. Ils avaient à peu près vingt ans au moment de la Révolution. Pour la plupart, ils étaient étudiants aux beaux-arts, et donc aptes à produire un travail graphique intéressant. Au même moment, on leur a demandé de diffuser les idées de la Révolution en ce qui a trait à la politique, la santé, l'économie d'électricité, l'éducation, etc.*» Pour la classe politique, l'affiche demeurait un moyen simple et rapide — de manipulation légère et facilement remplaçable — pour imposer sa présence et sa pensée partout dans l'île, voire à travers le monde (dans les pays amis comme le Vietnam, le Zimbabwe, l'Angola, la Chine, etc.). Pendant cette période faste et héroïque du régime de Castro, les grands programmes sont mis en place. L'alphabetisation pour tous et l'amélioration du système de santé seront parmi les axes sociaux principaux. Le cinéma, quant à lui, sera le cheval de bataille culturel de la nation cubaine. «*La Ré-*

volution a décidé que le cinéma serait le grand véhicule culturel. À cette période, 200 films étrangers entraient chaque année à Cuba, et chacun des films avait droit à son affiche, poursuit M. Vézina. À toutes les 36 heures, on en produisait une nouvelle. Alors ces graphistes ont eu un terrain de création extraordinaire.» Aux symboles simples des premières images politiques de la Révolution, comme le fusil, le poing levé, l'uniforme vert, etc., les créateurs auront tôt fait d'inclure plusieurs niveaux de lecture dans leur production. «*L'affiche culturelle a un niveau symbolique beaucoup plus élevé que celle du domaine politique ou social, précise Raymond Vézina. On n'a pas d'acteurs de cinéma, ni de visages connus. Ici, les graphistes cubains ont créé des affiches plus difficiles et plus sophistiquées. René Azcuy, par exemple, a réussi à tout exprimer par des mains et des visages: le corps humain, mais jamais montré en entier. Bachs, lui, est allé plutôt vers l'anecdote.*» L'un des aspects étonnants de cette belle production demeure cette apparente liberté de création chez l'un et l'autre de ces artistes. De prime abord, on ne sent pas de restriction, ni une mainmise lourde de l'État, même si, dans la production graphique, tout passe par l'État. Le gouvernement — par l'entremise de différents organismes comme l'Organisation de solidarité avec les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine (OSPAAAL),

l'Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographique (ICAIC), etc. — demeure l'unique client des graphistes. «*À Cuba, au point de vue thématique, on ne peut pas critiquer la Révolution, souligne Pedro Contreras. Par contre, au niveau des techniques et des styles, les graphistes ont une liberté totale.*» On n'aura donc pas de scrupules à aller puiser son inspiration du côté de l'Europe et des États-Unis. «*Les artistes ont utilisé toutes les techniques courantes à cette époque, ajoute Raymond Vézina. Finalement, c'est l'influence américaine qui a été la plus forte. Les créateurs avaient très bien compris qu'ils pouvaient tout faire, pourvu qu'il n'y ait jamais de critique.*» D'ailleurs, dans l'affiche cubaine, on ne critique jamais. Malheureusement, les années fastes de la production d'affiches, et l'âge d'or de la Révolution, ne furent pas éternels. Le déclin économique et la dégradation du niveau de vie qu'accusera l'archipel à partir de 1985 seront sans pitié pour le créateur. Les nombreuses pénuries d'encre, de papier, de même que l'absence de nouvelles grandes idées politiques, amènent une stagnation. La chute du système communiste en URSS (le premier partenaire de Cuba) et le blocus imposé par les États-Unis rendent irréversible la crise cubaine; et ce, à tous les niveaux, même les plus élémentaires comme le logement, la nourriture et la santé. «*Autour de 1985, les contrats pour les*

affiches sont presque tous disparus, précise Raymond Vézina. Il n'y a presque plus de films. Alors, on voit apparaître des graphistes qui font des affiches sans client, pour participer à des concours par exemple.» D'ailleurs, la plupart des grands créateurs d'alors ont quitté le pays. «*Nous manquons de ressources pour la création et la réalisation d'affiches, poursuit Pedro Contreras. Actuellement, la préoccupation première, c'est la survie. De plus, il semble qu'aujourd'hui ce soient les arts visuels qui fonctionnent le mieux, parce que c'est une activité individuelle, et, pour créer, on peut le faire sans commande, ni besoin de matériaux de base spécifique.*» Peut-on parler, avec cette résurgence des arts visuels à Cuba, d'un retour vers les valeurs individuelles, d'un déclin de l'idéologie collective prônée par le communisme, d'une mort de l'affiche cubaine? Personne ne peut le dire. Le pays est en suspens, et l'absence presque totale de production d'affiches est un des nombreux signes de ce futur incertain. Pas étonnant alors de voir l'exposition du Centre de design de l'UQAM afficher une prédominance de la première génération de créateurs, issus de l'âge d'or de la Révolution, et peu d'images issues de la relève.

Nota bene: un grand nombre d'affiches de cinéma exposées ici proviennent de l'imposante collection de la Cinémathèque québécoise



Azcuy, *De la guerre américaine*, 1969

Détail de, *Fidel exige que l'on respecte Cuba*, de Bachs, 1981

IDÉ

Deuxième concours «Les Prix de l'Institut de Design Montréal»: échéance le 19 novembre

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Montréal, le 19 octobre 1996 - Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil de l'Institut de Design Montréal, Madame Helen Stavridou, directeur exécutif et Monsieur Jean Paré, président-éditeur du magazine L'actualité désirent vous rappeler les modalités de la deuxième édition du concours des Prix de l'Institut de Design Montréal.

Ce concours vise à souligner l'excellence des réalisations des entreprises et des designers québécois. Cette initiative poursuit également l'objectif de favoriser un plus grand recours au design dans les différents processus de fabrication.

Des prix de 5 000 dollars seront remis pour des produits de design dans six catégories différentes. Un Grand Prix de 25 000 dollars sera accordé pour le meilleur produit choisi parmi les six finalistes. Un grand total de 55 000 dollars sera distribué sous forme de prix.

Tous les lauréats recevront un trophée et chacun pourra bénéficier du droit d'associer le Prix de l'Institut de Design Montréal à la publicité de son produit et à celle de son entreprise. Les gagnants feront l'objet d'un article publié dans un supplément spécial de L'actualité au mois d'avril 1997.

Est admissible au concours tout produit de design mis en marché dans les deux années précédant l'annonce du concours et conçu au Québec par un designer, un partenariat entre un designer et une entreprise, ou une entreprise possédant un service intégré de design.

Les formulaires de mise en candidature sont disponibles au siège social de l'IDM, 1037 rue Rachel est, du lundi au vendredi, entre 9h et 16h.

Les formulaires devront être retournés dûment complétés à l'Institut au plus tard le mardi 19 novembre 1996, à 16 heures. Un formulaire devra être com-

plété pour chaque produit présenté et être accompagné d'un chèque de 100 dollars émis à l'ordre de l'Institut de Design Montréal. Les règlements détaillés du concours seront fournis avec le formulaire de mise en candidature.